

le periégète attribue au Mysæon, sanctuaire de Cérés Mysia<sup>1</sup>, et au temple d'Esculape. C'est aussi à ce point, où les eaux se partagent, qu'il faut tirer la ligne de démarcation qui limitait l'Achaïe et la Sicyonie d'une part, et l'Arcadie de l'autre.

## II.

## À TRAVERS L'ARCADIE.

Le plateau de Cyllène, où se fait le partage des eaux, et où devait incontestablement passer la limite qui séparait l'Achaïe et l'Arcadie, est une petite plaine ordinairement submergée. Elle est bordée, à l'ouest, de jolies collines bien boisées; à l'est s'élève, comme une pyramide immense, le pic monolithe du Cyllène, couvert, jusqu'au milieu de sa hauteur, de forêts de sapins, qui sont le commentaire le plus naturel de la fable, d'après laquelle Cyllen était fils d'Élatos<sup>2</sup>. J'ai entendu raconter à un chasseur de Trikkala, qu'il avait tué sur cette montagne des *merles blancs*. Sans révoquer en doute la véracité de ce phénomène ornithologique, passé en proverbe, je me serais abstenu d'en parler, si Pausanias ne disait formellement que le Cyllène présente cette merveille, que les merles y sont tout blancs<sup>3</sup>.

Après avoir quitté le plateau, alors transformé en un petit lac, nous nous dirigeâmes au sud par une belle route ombragée de forêts, et une heure cinquante minutes plus tard nous atteignîmes le versant opposé, d'où notre vue s'étendit sur les plaines de l'Arcadie. Sous nos yeux se déroulait ce pays aux bois épais, aux frais pâturages, aux vallons toujours verts, que les bergers affectionnaient et que parcourait Pan avec son cortège. Nous avions devant nous ces masses énormes de rochers, qui, comme

<sup>1</sup> Paus. l. VII, c. xxvii. — <sup>2</sup> *Id.* l. VIII, c. xvii. — <sup>3</sup> *Id.* *ibid.*



une mer inexpugnable, l'abritaient de toute part, et lui ont conservé pendant des siècles cette indépendance altière, qui faisait dire avec orgueil à ses fils, qu'ils étaient Προσέληνοι, *antérieurs*, non à la lune, mais aux *Hellènes* (le Σ indiquant l'aspiration), aux Doriens, qui ne purent jamais les conquérir comme le reste du Péloponnèse. C'est là que le peuple grec, contrairement à toutes les hypothèses qui ont pu être faites sur son origine, se présente dès le commencement, n'ayant pour tout gîte que les cavernes des montagnes et les forêts primitives, pour tout vêtement que des peaux d'animaux sauvages, pour toute nourriture que les glands amers; et, cependant, c'est de là que partirent, dans les temps les plus reculés, des colonies nombreuses portant les bienfaits de la civilisation hellénique à toute l'Italie méridionale.

A nos pieds s'étendait la nappe d'eau limpide du lac Phénée, au delà duquel le *Chelmos* escarpé (la chaîne des monts Aroaniens) dressait ses cimes arides. Vers le nord-ouest, la vue était bornée par la *montagne Noire* (la Chélidorée antique), et plus près coulait dans un profond ravin la rivière de *Goura* ou *Phoniaticon* (l'Aroanios), sur les bords duquel sont échelonnés les villages de Sténo et de Sivitza.

Nous tournâmes ensuite à gauche, et nous nous engageâmes entre le pic et les collines inférieures du mont Cyllène, dans un chemin creux, menant vers Gérontion et vers le lac Stymphale; mais nous en sortîmes, après une demi-heure de marche, pour franchir la colline qui était à notre droite. Elle dépend de la montagne Sépias, qui tirait son nom des serpents venimeux qu'elle nourrissait<sup>1</sup>, et qu'elle nourrit encore, au témoignage des habitants. Ils y portent aujourd'hui presque le même nom (*Sapitæ*), et on les trouve souvent en Grèce aux abords

<sup>1</sup> Paus. l. VIII, c. xvi.



des grands marais. Nous descendîmes cette colline, pendant une demie-heure, par un chemin escarpé, jusqu'au village de Goura, et, après une nouvelle descente de vingt-cinq minutes, nous atteignîmes enfin la plaine, dont la plus grande partie était alors couverte par le lac Phénée. Elle l'a été plus d'une fois dans les temps anciens<sup>1</sup>, et elle l'est encore aujourd'hui, toutes les fois que les gouffres qui servent à son écoulement viennent à se boucher.

Après avoir traversé, sur un pont improvisé, l'Aroanios, dont les bords, ombragés d'osiers et de saules, donnent à ce cours d'eau l'aspect d'une rivière tout arcadique, nous nous dirigeâmes, à travers des champs de maïs, vers une élévation de forme conique, plantée de vignes jusqu'à son sommet, et dont le pied était baigné par le lac. Les restes d'un mur cyclopéen flanqué de tours, qu'on aperçoit sur la pente méridionale de ce mamelon, le font considérer comme la position de l'ancienne citadelle de Phénée. Cependant son aspect ne répond nullement à la description que Pausanias fait de cette citadelle. Il la dit très-escarpée, et ajoute qu'il n'y en avait qu'une faible partie où l'art de la fortification avait eu besoin de suppléer à la nature<sup>2</sup>. Nous n'eûmes pas le loisir de visiter le sommet de la montagne, beaucoup plus rude, qui s'élevait à notre droite pour examiner si le mur qui le surmonte, au témoignage de M. Boblaye<sup>3</sup>, n'indiquerait pas la place de l'ancienne forteresse.

Phénée était, du temps de Pausanias, une ville de peu d'im-

<sup>1</sup> Πλεονάσαντος δέ ποτε αὐτοῦ τοῦ ὕδατος, κατακλυσθῆναι φασὶ τὸν ἀρχαῖον Φενέον. (Paus. l. VIII, c. xiv; Strab. IX, 389.) Pline (*H. N.* XXXI, 5) mentionne cinq de ces inondations.

<sup>2</sup> Ἔστι δέ σφισιν ἀκρόπολις ἀπότομος

πανταχόθεν, τὰ μὲν πολλὰ ἔχουσα οὕτω, ὀλίγα δὲ αὐτῆς καὶ ὠχυρώσαντο ὑπὲρ ἀσφαλείας. (Paus. l. VIII, c. xiv.)

<sup>3</sup> *Rech. géogr. sur les ruines de la Morée*, p. 153.



portance, et de beaucoup de ses édifices on ne voyait plus que les ruines. Cependant il en énumère encore quelques-unes dans la basse ville, dont il ne reste plus aucun vestige, car le limon des inondations les a entièrement recouvertes. Le surnom d'*Eurippe*, que portait Diane en ce lieu, se rattache à une fable qui avait sans doute quelque application symbolique, mais on y peut aussi voir une affinité avec le mot *euripe*, qui signifie un bras de mer, une eau resserrée entre deux terres.

De ce point, nous continuâmes à longer le lac vers l'ouest, jusqu'au hameau de Phonia (Φονιάτικα καλύβια), situé de la manière la plus pittoresque sur le flanc de la montagne. Bien qu'ombragé d'une végétation luxuriante, il n'en domine pas moins un admirable panorama. Au delà du lac et vers l'est, on aperçoit deux sommets élevés, dont le plus aigu, et en même temps le plus rapproché, est le Sépia, la montagne aux serpents, et le plus éloigné, qui affecte une forme arrondie, est le Gérontion, qui forme la limite entre la Phénéatide et la Stymphalide. L'extrémité méridionale du lac paraît encaissée entre deux montagnes que Pausanias nomme *Orexis* et *Sciathis*, sans préciser à laquelle des deux appartient l'un ou l'autre de ces noms. Contrairement à l'opinion de M. Leake, je croirais que l'*Ὀρεξις*, dont le nom a de l'affinité avec le mot *ὄρυξις* (l'excavation), est celle des deux qui, située plus à l'ouest, contient deux catabothres. Ces canaux d'écoulement, qu'ils aient été tout à fait naturels ou achevés par l'art, étaient probablement mis en rapport avec la digue que la tradition attribuait à Hercule, et qui existait encore au temps de Pausanias. La montagne plus à l'est, dont une des gorges porte aujourd'hui le nom de *Scotini* (l'obscur), serait *Sciathis* (l'ombragée). Dans le vallon qui sépare les deux montagnes est situé le village de *Guioza*, nommé anciennement *Carya*, comme celui de Cheli-



dorea, et c'est par là qu'au dire de Pausanias <sup>1</sup> passait la route qui conduisait de Phénée à Caphyes et à Orchomène.

Dans le hameau de Phonia on trouverait peut-être des vestiges du temple d'Apollon Pythien, après lequel Pausanias atteignit bientôt la route qui menait à la montagne Crathis <sup>2</sup>. Nous suivîmes en effet, au-dessus du village, un vallon qui avait en face, vers le nord-ouest, le flanc boisé de cette montagne. A notre gauche, les précipices affreux de la *Dourdouvaouna* dominaient des collines plus basses; le ravin était traversé par un ruisseau qui se jette dans la rivière de Goura, et qu'on pourrait prendre pour l'Olbios, en admettant que son nom n'était ajouté à celui de l'Aroanios que depuis le point de leur jonction. Dans le vallon nous remarquâmes, à côté de la route une colline isolée, surmontée par la ruine d'un castel du temps des Francs, et trois quarts d'heure après avoir quitté le village, nous passâmes devant le monastère de Phonia, qui n'offre de remarquable que le beau ravin au bord duquel il est situé.

De ce point nous commençâmes l'ascension du Crathis; après avoir côtoyé plusieurs abîmes profonds, à travers de belles forêts de châtaigniers, de chênes, de pins, et surtout de sapins séculaires, nous atteignîmes le point culminant. De là nous commençâmes à descendre, à l'ouest, dans un vallon étroit et profond, au fond duquel un peu d'eau jaillit du rocher. C'est la source du Crathis (aujourd'hui Acrata). Ce mince filet, nourri par l'eau qui filtre des deux flancs du vallon, prend avec une grande rapidité les dimensions et l'importance d'un torrent impétueux, qu'il nous a fallu passer sur un pont au village de Zarouchla, où nous arrivâmes trois heures un quart

<sup>1</sup> Livre VIII, c. XIII.

<sup>2</sup> Ἐν δὲ αὐτῶν Φενεατῶν τῇ χώρᾳ, μετὰ τὸ ἱερόν τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Πυθίου, προή-

ξεις τε οὐκ ἐπὶ πολὺ, καὶ ἐντὸς τῆς ὁδοῦ τῆς ἐπὶ τὸ ὄρος ἀγούσης τὴν Κράθιν. (L. VIII, c. XV.)



après avoir quitté celui de Phonia. Tout le district renfermé dans cette profonde vallée porte en commun le nom de *Cloukinès*, et ses habitants, aux temps de la domination turque, avaient l'habitude, à laquelle ils n'ont pas encore entièrement renoncé, de quitter leurs foyers pour aller travailler et même quelquefois mendier au loin. Zarouchla est le premier de ces villages qu'on rencontre en venant de l'est. Les autres, suspendus à de très-grandes hauteurs sur les flancs des montagnes, au milieu de touffes d'arbres, sont Hagia-Varvara, Vounaki, Chalkianika, Agridi; mais aucun n'égale en beauté Solos, qui, situé au point où l'Agrioïtia, venant du sud, se jette dans le Crathis, et s'étendant mollement sur tout le flanc du promontoire formé par ces deux rivières, est délicieusement ombragé d'un magnifique bosquet d'arbres fruitiers, et voit en face, sur le côté opposé du ravin d'Agrioïtia, le beau village de Mésorughi, enfoui aussi dans la plus vigoureuse végétation. C'est dans ce ravin que nous entrâmes pour aller visiter la fameuse chute du Styx.

Notre route se dirigeait vers le sud, et suivait, à une assez grande distance, la rive gauche de la rivière. Le fond de la vallée était fermé par de hauts précipices, sur l'un desquels, non loin du sommet, une ligne noire et verticale est tout ce qu'on voit du Styx. Il n'a pas changé de forme depuis les temps les plus reculés. C'est toujours, comme du temps d'Homère, τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, l'eau qui, sortant des hauteurs inaccessibles de la montagne, et glissant sur un roc uni, dégoutte ensuite en pluie fine devant l'ouverture d'un antre<sup>1</sup>, auquel le voyageur ne peut parvenir qu'avec de grandes difficultés, et où, probablement, on avait construit le réservoir dont parle Hérodote<sup>2</sup>; puis elle finit par se perdre dans les

<sup>1</sup> Hésiod. *Théog.* 777, 781, 787; Plin. *Hist. nat.* liv. XXXI, 19; Plut. *Alex.* 77:

Paus. I. VIII, c. XVIII. — <sup>2</sup> ὕδωρ ὀλίγον φαινόμενον ἐκ πέτρας σιλάζει ἐς ἄγκυος. Τὸ



anfractuosités du rocher remplies de neiges éternelles. Ces neiges alimentent un ruisseau qui peut être considéré comme issu du Styx, et qui va unir ses eaux à celles de l'Agrioïtia. Mais on ne saurait rien voir de plus imposant et d'une grandeur plus sauvage, que le mur continu de précipices perpendiculaires, qui du Styx se dirigent vers le nord et bordent de ce côté le ravin. Ce front de pierre a, avec raison, frappé Pausanias, qui dit n'avoir jamais rencontré dans ses voyages de précipice plus élevé<sup>1</sup>.

La nature désolée et sombre de ces lieux a dû de tout temps y provoquer des idées superstitieuses. Le Στύξ (peut-être dérivé de σιάξ, σιάζω, dégoutter) était, suivant Hésiode, la Στυγερὴ Θεός<sup>2</sup>. Il sortait des enfers<sup>3</sup>. Les dieux et les humains ne connaissaient pas de serment plus terrible que celui qu'ils faisaient par ses eaux<sup>4</sup>. Cette eau était corrosive et fatale; elle brisait les vases qui la contenaient, excepté ceux qui étaient faits de corne ou de sabot d'âne<sup>5</sup>, et agissait sur les hommes, au moins pendant la nuit<sup>6</sup>, comme un poison mortel, qui doit avoir donné la mort à Alexandre<sup>7</sup>. Aujourd'hui encore, les habitants des environs de l'eau noire, Mavronero (c'est ainsi qu'ils appellent le Styx), impressionnés par l'aspect terrible de ce lieu, le considèrent comme un Διότοπος (non pas Διὸς τόπος,

δὲ ἄγκος αἰμασιῆς τις περιθέει κύκλος. (Hérod. VI, LXXIV.)

<sup>1</sup> Κρημνός ἐστὶν ὑψηλός· οὐχ ἕτερον ἐς τοσοῦτον ἀνήκοντα ὕψους οἶδα. Καὶ ὕδωρ κατὰ τοῦ κρημνοῦ σιάζει. Καλοῦσι δ' Ἕλληνες αὐτὸ ὕδωρ Στυγός. (Paus. I. VIII, c. XVII.)

<sup>2</sup> Hésiode, *Théogon.* 775.

<sup>3</sup> Ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης. (*Ibid.*) Hom. *Il.* VIII, 369.

<sup>4</sup> Ὅς τε μέγιστος ὄρκος, δεινότατός τε

πέλει μακάρεσσι θεοῖσι. (*Il.* XV, 37; Hésiod. *Théog.* 400; Hérod. I. VI, c. LXXIV.)

<sup>5</sup> Plut. *De Prim. frig.*; Antig. *Hist. min.* 174; *Æl. Hist. anim.* I. X, c. LX.

<sup>6</sup> Ovid. *Métam.* XV, 334.

<sup>7</sup> Plut. *Alex.* 77; Paus. I. VIII, c. XVIII; Vitruv. VIII, 3; Arrien, *Anab.* I. VII, c. XXVII; Pl. *H. N.* XXX, 53; XXXI, 19; Justin, I. XII, c. XIV; Curt. X, fin; Senec. *Quæst. nat.* I. III, c. XXV.



comme on pourrait le croire, mais *διαβόλου τόπος*), et le croient hanté par les Néréides, fées malfaisantes que la mythologie a léguées à la légende populaire. Si je n'en ai pas goûté l'eau moi-même, c'est parce que la bouteille qui contenait celle que j'y avait puisée s'est brisée. Je me hâte d'ajouter que cet accident fut la suite d'une chute et non le résultat de l'action délétère de l'eau. Mon compagnon de voyage, M. Schwab, en but à plusieurs reprises, sans en avoir ressenti aucune incommodité, et les habitants du pays ne connaissent à cette eau aucune propriété qui justifie sa mauvaise réputation. Les auteurs anciens, dont sans doute un très-petit nombre s'est donné la peine et s'est exposé au danger de cette ascension périlleuse, trouvaient plus commode de transcrire avec confiance la fable accréditée par leurs devanciers. Ainsi, Hérodote, ayant dit, par un rapprochement un peu hardi, que le Styx était près de Phénée<sup>1</sup>, Théophraste<sup>2</sup>, Strabon<sup>3</sup>, Ovide<sup>4</sup>, et Pline<sup>5</sup> ont répété cette assertion sans en vérifier l'exactitude.

Lorsque nous fûmes descendus de ces hauteurs, nous nous attachâmes à chercher la position controversée de Nônacris, la ville des grandes assemblées politiques des Arcadiens dans les temps les plus reculés<sup>6</sup>. D'après les anciens, la chute du Styx se voyait dans le voisinage et à une très-petite distance de Nônacris<sup>7</sup>; quelques-uns la placent à Nônacris même<sup>8</sup>, enten-

<sup>1</sup> Ἡ δὲ Νώνακρις ἐν τῇ ἢ πηγῇ αὐτῇ τυγχάνει ἐοῦσα, πόλις ἐστὶ τῆς Ἀρκαδίας πρὸς Φενεῶ. (Hérod. l. VI, c. LXXIV.)

<sup>2</sup> *Antigon.* pass. cité.

<sup>3</sup> VIII, 8.

<sup>4</sup> *Métam.* XV, 332.

<sup>5</sup> *Hist. nat.* l. XXXI, c. XIX.

<sup>6</sup> Hérod. *loc. cit.*

<sup>7</sup> Τῶν δὲ ἐρειπίων (τῆς Νώνακριδος) οὐ πόρρω κρημνός ἐστίν ὑψηλός, οὐχ ἕτερον

ἐς τοσοῦτο ἀνήκοντα ὕψος οἶδα. Καὶ ὕδωρ κατὰ τοῦ κρημνοῦ σιάζει· καλοῦσι δὲ Ἕλληνες αὐτὸ ὕδωρ Στυγός. (Pausan. l. VIII, c. XVII.) Τὸ δὲ ὕδωρ τὸ ἀπὸ τοῦ κρημνοῦ τοῦ παρὰ τὴν Νώνακριν. (*Ib.* XVIII.) « *Juxta Nonacrin in Arcadia Styx.* » (Pl. *Hist. nat.* l. II, 106). *Circa Nonacrin in Arcadia Styx* « *appellata.* » (Sen. *Quæst. nat.* l. III, c. XXV.)

<sup>8</sup> Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ πόλει λέγεται εἶναι ὑπὸ τῶν Ἀρκάδων τὸ Στυγὸς ὕδωρ. (Hérod.



dant sans doute par là le district et non la ville, ainsi que Vitruve le dit expressément<sup>1</sup>. Pausanias ajoute à ces informations que Nônacris était située au pied des monts Aroaniens<sup>2</sup>, et qu'il y passa en suivant une route qui le mena droit au Styx<sup>3</sup>.

Solos, et plus encore la colline proéminente de Mésoroughi, située au confluent de deux rivières, dans un endroit boisé et fertile serait une position fort convenable pour une ville antique. On a même trouvé à Mésoroughi les débris d'une statue, à Solos quelques tombeaux creusés dans le roc, et nous y avons acquis une médaille à l'effigie de Philippe. Mais ces deux villages sont éloignés de près de trois heures du Styx, et si Nônacris en eût occupé l'emplacement sur les bords du Crathis, il me semble que les anciens, et surtout Pausanias, n'eussent pas manqué de se servir du nom de cette rivière pour en indiquer la position. La rivière d'Agrioïtia est formée de deux sources, dont l'une, venant du nord-ouest, est celle qui reçoit les eaux du Styx et des neiges qui l'absorbent; l'autre, beaucoup plus considérable, coule de l'est et des gorges éloignées de la Dourdouvaouna. Une route venant de Phénée traverse cette montagne et longe le cours d'eau. C'est le chemin que Pausanias paraît avoir suivi, et c'est dans cette direction que je voudrais plutôt chercher Nônacris. Non loin du confluent des deux branches de l'Agroïtia, il existe un espace assez uni pour avoir servi d'emplacement à une ville de petite étendue. Il y croît maintenant deux vieux saules qui donnent

l. VIII, c. LXXIV.) Τὸ δὲ φαρμακὸν ὕδωρ εἶναι ψυχρὸν καὶ παγετῶδες ἀπὸ πέτρας τινὸς ἐν Νωνάκριδι οὐσίης. (Plut. Alex. 77.) « Alexandro accidit Nonacris Arcadiæ venenata. » (Tertull. De An. 50.)

<sup>1</sup> « Est in Arcadia Nonacris nominata « terræ regio, quæ habet in montibus e « saxo stillantes frigidissimos humores. »

(Vitr. l. VIII, c. III.) — <sup>2</sup> Ὑπὲρ δὲ τὴν Νώνακριν ὄρη τε καλούμενα Ἀροάνια, καὶ σπήλαιόν ἐστίν ἐν αὐτοῖς. (Paus. l. VIII, c. XVIII.)

<sup>3</sup> Ἐκ Φενεοῦ δὲ ἰόντι ἐπὶ ἑσπέρας καὶ ἡλίου δυσμῶν, ἡ μὲν ἀριστέρα τῶν ὁδῶν ἐς πόλιν ἀγει Κλείτορα, ἐν δεξιᾷ δὲ ἐπὶ Νώνακριν καὶ τὸ ὕδωρ τῆς Στυγός. (Id. ib. c. XVII.)



leur nom à la rivière. On n'y voit, il est vrai, aucune trace d'antiquités, aucun de ces débris de briques qui indiquent presque toujours la position de lieux anciennement habités. Mais on doit peu s'attendre à retrouver aujourd'hui les restes d'une ville dont il n'existait déjà, du temps de Pausanias, que des ruines peu apparentes<sup>1</sup>. La citadelle occupait peut-être une haute colline de forme conique, qui s'élève à l'endroit même de la jonction des deux sources. Nônacris serait ainsi située au pied même des monts Aroaniens, et sur la route de Phénée au Styx, tandis que le chemin qui passe par le Crathis et Solos diverge vers le nord. Plus tard, j'appris à Solos que là où je voudrais placer Nônacris on a trouvé et l'on continue à trouver des médailles d'Arcadie. Pour compléter ces renseignements sur la position de Nônacris, je dois en ajouter un tout négatif. Il m'avait été assuré, à moi comme à d'autres, par une personne qui doit être, et qui se croit bien informée, qu'à un certain endroit de l'intérieur des montagnes, au sud de Solos et à l'ouest de Zarouchla, il existe des ruines qui sont celles de Nônacris; mais ce renseignement est positivement faux. J'ai cherché en vain ces ruines, et les habitants qui sont le mieux à portée de connaître le pays m'ont assuré qu'il n'en existait pas le moindre vestige à l'endroit indiqué.

De Solos nous nous dirigeâmes au nord-ouest, et après avoir passé la montagne haute et roide qui borde le cours de l'Agrioïtia à l'ouest, et le plateau élevé qui s'appelle *Xérocamos* et *Colonæ*, de quatorze colonnes qu'on y a placées pour indiquer la route au voyageur, lorsque ces hauteurs sont ensevelies sous les neiges, nous suivîmes, pendant longtemps le cours de la rivière de Diacopto, et, après quatre heures et demie de marche, nous descendîmes au couvent de Méga Spi-

<sup>1</sup> Τὰ δὲ ἐφ' ἡμῶν ἐρείπια ἦν, οὐδὲ τούτων τὰ πολλὰ ἔτι δῆλα. (Paus. l. VIII, c. XVII.)



léon. C'est un édifice d'un aspect imposant et extraordinaire; il ferme l'entrée d'une caverne située à mi-hauteur du versant occidental de la montagne, au pied de laquelle coule la rivière Bouraïque<sup>1</sup>. La chapelle en est très-ancienne. Sur les images et sur les portes dorées on lit les noms des empereurs Cantacuzènes et des Paléologues. Mais la grotte elle-même porte des indices d'une antiquité beaucoup plus reculée. Dans sa partie la plus obscure, derrière l'autel de la petite église, le rocher est aplati en forme de table, et j'aurais pris cette grotte pour celle qui, d'après Pausanias, reçut les filles errantes de Prœtos, s'il n'y avait pas sur la montagne de Chelmos, au delà du Styx, du côté de Soudéna (l'ancien *Lousi*), une caverne qui répond beaucoup mieux aux données du périégète. Il dit, en effet<sup>2</sup>, qu'au-dessus de Nônacris s'élèvent les monts Aroaniens, avec une grotte d'où Mélampous conduisit les filles de Prœtos à Lousi.

Du monastère nous descendîmes, à travers de petits jardins cultivés par les moines et suspendus en terrasses sur les rochers, jusqu'au bord du Bouraïque, et nous remontâmes, vers le sud-ouest, les bords de cette rivière, qui nous conduisit à Calavryta. Un quart d'heure avant d'arriver à cette ville, nous passâmes sous une haute colline, couronnée par le fort ruiné de Trémola, construit, sans doute, par Robert de la Trémouille, baron de Chalandritza.

La ville de Calavryta ne contient aucun vestige d'antiquité. C'est seulement à quelques minutes vers le nord-ouest que, dans une position nommée *Salména*, on trouve des tombeaux qui indiquent probablement l'emplacement de l'ancienne ville de Cynæthe. La fontaine abondante qui sort des flancs d'une colline à Calavryta est sans doute celle qui, au moyen âge, a

<sup>1</sup> M. Ph. Le Bas, dans son *Voyage arch.* pl. 35, donne une vue de ce couvent.

<sup>2</sup> L. VIII, c. XVIII.



donné son nom à ce lieu, ou qu'elle a peut-être conservé de temps plus anciens (Καλά βρυτά). Mais le nom propre de cette fontaine était anciennement *Alyssos*, de la vertu qu'on lui supposait de guérir la rage. Pausanias dit qu'elle était à deux stades de la ville de Cynæthe<sup>1</sup>.

Nous passâmes au-dessus de cette source, et, suivant la crête de la colline, nous nous dirigeâmes vers le sud. A notre droite, nous aperçûmes bientôt, dans un vallon, le monastère de Lavra, situé derrière une hauteur qui empêche de l'apercevoir de la plaine de Calavryta. C'est un édifice byzantin. Un très-grand arbre en ombrage l'entrée. C'est là que fut élevé, le 25 mars 1821 (6 avril), le premier étendard de l'indépendance.

De l'autre côté de la colline, nous descendîmes dans une belle plaine, entourée de montagnes, et remplie de sources d'eau limpide, qui, après avoir formé un marais, le *lacus Clitorius* de Pline<sup>2</sup>, s'écoulent par un gouffre au pied de la montagne orientale. L'une d'elles doit être celle qui guérissait de la passion du vin<sup>3</sup>. Les auteurs disent qu'elle se trouvait à Cleitor; mais ils entendent sans doute parler du district et non de la ville, car Pline<sup>4</sup> la mentionne simultanément avec le lac. Elle devait, du reste, appartenir à la même circonscription, comme elle appartenait au même ordre d'idées que les sources de Lousi (Soudéna) et d'Alyssos, qui guérissaient, l'une de la démence, l'autre de la rage. Au fond de cette plaine, vers le nord, sont situés deux villages, le haut et le bas Soudéna, l'ancien Lousi, au milieu desquels prend sa source une rivière nommée autrefois, comme celle de Phénée, *Aroanios*, et aujourd'hui *rivière de Catzana*. Au-dessus, on voit s'élever la double

<sup>1</sup> Paus. l. VIII, c. XIX, § 3.

<sup>2</sup> *Hist. nat.* l. XXX, c. XI.

<sup>3</sup> Φύλαρχος δὲ φησιν ἐν Κλείτορι εἶναι κρήνην ἀφ' ἧς τοὺς πίνοντας οὐκ ἀνέχεσθαι

τὴν τοῦ οἴνου ὀδμήν. (Athén. II, 19.) Cf. Vitruv. VIII, 3; Hésych.

<sup>4</sup> Passage cité.



cime du Chelmos (les monts Aroaniens), derrière laquelle coule le Styx. L'Aroanios, qui sort en bouillonnant d'une gorge des plus pittoresques, poursuit son cours vers le sud, en longeant la plaine à l'est, et il est bientôt masqué par une branche du Chelmos, qui finit par resserrer la plaine et la transformer en un vallon étroit. Le village de Carnési, auquel nous arrivâmes après avoir traversé ce vallon, est situé sur le flanc oriental de la colline et domine la plaine de Cleitor, qui est traversée dans toute sa longueur, de l'est à l'ouest, par la rivière de Zougra, le Cleitor d'autrefois<sup>1</sup>, affluent de l'Aroanios. La plaine est presque toute entière couverte des débris épars et peu apparents de la ville de Cleitor. Une ruine plus considérable, qui s'offrit à nous la première, présente encore quatre fûts de colonnes à cannelures doriques, qui paraissent occuper leur emplacement primitif. En avançant vers l'orient, nous rencontrâmes un chêne majestueux, qui couvre de son ombre et étreint de ses puissantes racines, comme d'autant de replis, des tambours de colonnes et des chapiteaux ayant appartenu à un édifice dorique, dont plusieurs fragments en marbre, ornés de moulures, sont dispersés sur le sol. Un peu plus au sud, sur le bord de la rivière, est la ruine d'une petite église, toute composée de fragments antiques. Ces trois positions sont sans doute celles des trois principaux temples de Cérès, d'Esculape et d'Ilythie, que Pausanias a vus à Cleitor.

De ce point nous suivîmes les traces du mur d'enceinte, qui, se dirigeant vers l'ouest, monte sur une petite colline longitudinale, en suit la crête, et, à son extrémité occidentale, tourne à angle droit vers le nord, jusqu'au point où ses traces se perdent de nouveau dans la plaine. Ce mur est flanqué de belles tours rondes, construites en grands blocs carrés, dont la sur-

<sup>1</sup> Paus. I. VIII, c. XXI.



face extérieure est arrondie. Il est conservé jusqu'à la hauteur de la troisième ou de la quatrième assise. (Voy. pl. VI, 1.)

Quand nous eûmes traversé le Cleitor, nous nous arrêtâmes sous un beau platane, d'où jaillit une source limpide<sup>1</sup>. A notre droite, nous voyons une haute colline isolée, d'une forme particulière, couronnée par la ruine d'un fort franc, et, plus loin, le sommet de Tartari. C'est probablement là qu'était situé le temple de *Minerve Corie*, que Pausanias<sup>2</sup> place à trente stades de la ville, sur le sommet de la montagne. Au pied de Tartari, nous découvrions un village qui, à quelque époque reculée, pendant l'un des bouleversements successifs de la Péninsule, recueillit la population ainsi que le nom de Cleitor, qu'elle venait d'abandonner : il s'appelle Cleitoura.

De ce lieu nous montâmes les jolies collines qui bordent le Cleitor au midi, et, dans les forêts dont elles sont couvertes, nous fîmes la rencontre de longues processions d'habitants de Vityna, qui, comme presque tous ceux de l'intérieur de l'Arcadie, descendaient vers les villes maritimes de l'Élide, pour y chercher, pendant l'hiver, un climat plus doux et l'occasion d'exercer leurs industries respectives.

Sur le versant opposé, laissant à notre droite, dans la montagne, le village de Cocova, nous descendîmes sur les bords du Ladon. Limpide et profond, après avoir reçu du nord les eaux de l'Aroanios, du sud celles du Tragos (rivière de Dara), le Ladon, chéri des bergers, serpente avec grâce à travers sa double bordure de platanes, et mêle enfin, à peu de distance de la mer, ses flots d'émeraude à ceux de l'Alphée, dont il usurpe aujourd'hui le nom; car c'est lui qui, jusqu'à leur jonction, est appelé *Roufia*<sup>3</sup>, tandis que le véritable Alphée doit

<sup>1</sup> Il. II, 308. — <sup>2</sup> L. VIII, c. XXI.

comme ἀδελφός, gr. mod. ἀδερφός; ἔλθη,

<sup>3</sup> Corruption du mot Alphée, Arphée,

gr. mod. ἔρθη.



se contenter, pendant la plus longue partie de son cours, du nom modeste de rivière de Carytène.

Après avoir admiré les riants coteaux du Ladon, où paissent de nombreux troupeaux, et ses bosquets égayés par le chant de mille oiseaux, comme nous ne partageons pas les illusions de Pausanias sur la voix mélodieuse des poissons de ces lieux<sup>1</sup>, nous traversâmes la rivière sur le pont de Tzérétabey, tout près des hameaux d'hiver des Philotes, dont le village, Philia, situé plus haut dans la montagne, est, suivant Leake<sup>2</sup>, l'ancien *Leucasion* de Pausanias<sup>3</sup>.

Le ravin que, sur le bord opposé, nous suivîmes à l'ouest du Tragos, se dirige vers le sud. Après deux heures et demie de marche, ayant laissé, sur le flanc oriental, les villages de Toporista et de Glogova, nous traversâmes celui de Kerpini, et, quittant le ravin pour suivre une petite plaine à notre droite, nous passâmes à cinq minutes au delà du village, devant une très-ancienne église en ruines, construite en grandes pierres, et ombragée par des arbres séculaires, un de ces édifices qui appartiennent aux premiers temps du christianisme. Un quart d'heure plus loin, nous arrivâmes de nouveau au bord du Ladon, qui, dans sa course tortueuse, revient sur lui-même. Son lit est ici encaissé dans une gorge profonde qui le cachait à notre vue et ne nous laissait apercevoir que le village de Glanitsa à nos pieds, et ceux de Podogora et de Strézova sur la montagne opposée.

Plus loin, après un quart d'heure de marche, nous rencontrâmes un mur antique du plus beau style polygonal, qui

<sup>1</sup> Εἰσὶ δὲ ἰχθῦς ἐν τῷ Ἰρσανίῳ καὶ ἄλλοι, καὶ οἱ ποικιλίαι καλούμενοι· τούτους λέγουσι τοὺς ποικιλίας, φθέγγεσθαι κίχλη τῇ ὄρνιθι ἑοικός. Ἐγὼ δὲ, ἀγρευθέντας μὲν εἶδον, φθεγγομένων δὲ ἤκουσα οὐδὲν, κα-

ταμείνας πρὸς τῷ ποταμῷ καὶ ἐς ἡλίου δυσμὰς, ὅτε δὴ φθέγγεσθαι μάλιστα ἐλέγοντο οἱ ἰχθῦς. (Paus. l. VIII, c. XXI.)

<sup>2</sup> Leake, *Pelopon.* p. 228.

<sup>3</sup> Paus. l. VIII, c. xxv.



courait parallèlement au ravin, sur une longueur de soixante et dix pas à peu près, et une hauteur de quinze pieds. Il formait le côté occidental d'un fort carré qui est entouré de tas de pierres, indiquant d'anciennes habitations. Au centre de son aire, on voit aujourd'hui les ruines d'une église de Sainte-Parascévi, construite tout entière de pierres enlevées à des édifices antiques. Nous y trouvâmes, entre autres, le fût et la base d'une colonne de tuf grossièrement travaillée. Il est difficile de donner un nom à cette ruine. Pausanias<sup>1</sup> nomme plusieurs lieux habités le long du Ladon, sans en préciser la position, Leucasion, Mésoboa, Nasi, Oryx ou Halunte, et Thaliades. C'est sans doute à l'une de ces villes qu'appartenait ce mur. Dominant une grande étendue du cours de la rivière, ce point devait avoir de l'importance aux yeux des anciens, et l'on conçoit qu'ils l'aient habité et fortifié. Les collines, couvertes de pins sur les deux côtés de notre route, continuèrent, pendant quelque temps encore, à nous offrir des traces d'habitations antiques.

Deux heures et demie après le mur polygonal, nous arrivâmes à une belle fontaine, ombragée par de grands peupliers, qui donnent à ce lieu le nom de *Lefkæ*. Là trois routes se séparent : l'une mène à l'ouest vers Langadia, l'autre à l'est vers Magouliana et Vytina. Nous suivîmes la troisième, qui se dirige vers le sud, et, ayant franchi quelques collines dénudées, nous passâmes devant une autre source peu importante d'abord, mais qui, coulant vers le sud, devient bientôt la rivière de Dimitzana.

Nous avons atteint cette partie de l'Arcadie qui, dans les temps les plus anciens, paraît avoir eu beaucoup de rapports avec la Crète. La principale ville du ravin dans lequel nous nous engagions en suivant le cours de la source, s'appelait

<sup>1</sup> Liv. VIII, ch. xxv.



*Gortys*, comme la ville de Crète, qui était une colonie de Tégée<sup>1</sup>. L'un et l'autre pays réclamaient l'honneur d'avoir vu naître Jupiter; le lieu de sa naissance était montré, en Arcadie, sur le mont Lycée, et s'appelait *Cretea*<sup>2</sup>; et le cours d'eau que nous suivions, ayant servi à la première ablution du dieu enfant, en reçut le nom de *Lousios*<sup>3</sup>. Plus loin, elle prenait celui de *Gortynios*, et contenait, au jugement de Pausanias, une eau plus fraîche que celle d'aucune rivière de l'univers. Cette eau, d'abord rare, s'augmente rapidement, et coule avec impétuosité à travers des platanes, dans un ravin étroit et escarpé, jusqu'à une petite plaine dite *le champ de Dimitzana*, où se trouvent les moulins de cette ville, sur le bord oriental que longe la route. Plus haut, dans la montagne, un torrent, qui se jette en cet endroit dans le *Gortynios*, fait tourner d'autres moulins, qui, situés sur le chemin de *Dimitzana* à *Vytina* (l'ancien *Méthydrion*), portent le nom de *moulins de Carcalon*. On ne les aperçoit pas de la route, et ce n'est qu'après les avoir passés que nous sûmes qu'on y voit des murs et des tombeaux antiques, et qu'on nous montra des objets de poterie trouvés en cet endroit. Cette position me paraît correspondre exactement à l'emplacement de l'ancienne *Theisoa*. C'est aussi l'opinion de la commission qui a dressé la carte française. En effet, Pausanias décrit *Thisoa* comme étant située près des sources du *Gortynios*, et dans le voisinage de *Méthydrion*<sup>4</sup>. Or, *Carcalon* est le point où viennent se réunir les trois principales branches de la rivière de *Dimitzana*. Une source qui jaillit non loin de là, et qui est dirigée vers cette ville pour en alimenter les eaux, porte aujourd'hui le nom de

<sup>1</sup> Paus. l. VIII, c. LIII.

<sup>2</sup> *Id.* VIII, c. XXXVIII.

<sup>3</sup> Ἐπί λουτροῖς δὴ τοῖς Διὸς τεχθέντος.  
(Paus. l. VIII, c. XXVIII.)

<sup>4</sup> ἔχει μὲν δὴ (ὁ Γορτύνιος) τὰς πηγὰς ἐν Θεισόα, τῇ Μεθυδριεῦσιν ὁμόρῳ. (Paus. l. VIII, c. XXVIII.)



*Louméni*, dont elle a probablement hérité du Lousios de Pausanias. Carcalon est, de plus, à peu de distance de Méthydrion; car il est situé au pied oriental de la montagne de Madara, dont Méthydrion occupe le pied occidental.

De ce point, le ravin se resserre et forme une gorge étroite et sauvage. Quittant le bord de la rivière, nous gravâmes de là le flanc escarpé de la montagne; et, après une heure de marche par un sentier étroit et sinueux, nous arrivâmes à Dimitzana, une des villes les plus remarquables de l'Arcadie par sa position imposante. Suspendue sur le bord d'un abîme, elle occupe le sommet et les trois côtés d'un promontoire de rochers au pied duquel le Gortynios roule avec grand fracas son onde écumante. Au nord, elle est bordée par un ravin latéral et profond, qu'on est obligé de tourner à une grande hauteur pour arriver à la ville. Au midi, la montagne descend par une pente plus douce, et des terrasses couvertes de riches plantations et arrosées d'un torrent qui fait tourner quelques moulins à poudre, les seuls qui aient fourni des munitions au Péloponnèse pendant la guerre de l'indépendance. A l'est, on aperçoit au loin quelques maisons du bourg de Zygovisti, sur la partie la plus élevée de la montagne à laquelle le promontoire de Dimitzana tient par un col. Dans plusieurs endroits de la ville, on voit encore des pans d'un beau mur polygonal qui formait une enceinte à quelque distance au-dessous du sommet. On y a trouvé aussi quelques tombeaux antiques et un lion en marbre dont je n'ai pas pu apprécier l'âge, les sculpteurs du pays ayant eu la malheureuse idée de le tailler à neuf, pour le faire servir à l'embellissement de l'entrée de l'église. Dimitzana est donc située sur la position d'une ville antique. Je me déclare, avec Leake<sup>1</sup>, pour Teuthis, que la

<sup>1</sup> *Mor.* t. II, p. 63.



carte française place à Acovæs. Pausanias se rendit d'Héræa, qui est à l'ouest de Dimitzana, à Gortys, qui est au sud. Après avoir parlé de cette ville et de la rivière qui y passe pour se jeter presque aussitôt après dans l'Alphée, il remonte aux sources de cette rivière, parle de Thisoa, qui y était située, et ajoute : « Teuthis est une ville voisine de la terre de Thisoa<sup>1</sup> ; » il continue ensuite à décrire la route qui va de Gortys à Mégalopolis. Il me paraît évident que le périégète a eu ici en vue de citer les principaux points du cours du Gortynios, et qu'après avoir parlé de Gortys, qui était près de son embouchure; de Thisoa (Carcalon), qui était à sa source, il mentionne aussi Teuthis (Dimitzana), qui était située entre les deux. Ailleurs<sup>2</sup>, il cite, dans l'ordre suivant, les trois villes : Thisoa, Méthydrion, Teuthis; ce qui paraît indiquer que la dernière était dans le voisinage des deux autres, et ne permet pas de penser à Acovæs, situé assez loin, au nord-ouest. Teuthis était, d'après lui, une ville homérique, où existaient, de son temps, la statue de Minerve blessée par le héros Teuthis, et les sanctuaires de Vénus et de Diane. Le sommet des rochers de Dimitzana est couronné par un fort de l'époque franque; et la place principale de la ville porte le nom français, mais grécisé, de *Platza*; on serait même tenté de voir dans le mot *Dimitzana* une corruption de *Dame Jeanne*, le nom de quelque châtelaine, peut-être de la famille de Brienne, qui possédait ce fort. Mais ce nom de *Dimitzana* se trouve déjà dans une lettre patriarcale de l'année 6472 de la création, ou 963 après J. C.; d'où il devient probable que, de même que *Catzena*, et quelques autres noms de lieu ayant la même terminaison, il appartient à la langue slave. Par cette lettre, le patriarche, sous

<sup>1</sup> Τῇ δὲ χώρᾳ τῆς Θεισοῦ προσεχῆς κώμη Τευθίς. (Paus. l. VIII, c. xxviii.) — <sup>2</sup> L. VIII, c. xxvii.



l'empereur Nicéphore Phocas, autorise le protosecrétaire Jean Lampardopoulos, surnommé le Philosophe, à établir un monastère près de Dimitzana. Le couvent y existe encore, à une heure de distance au midi de la ville, et porte toujours le nom *du Philosophe*. Ce nom est encore porté par une des familles de Dimitzana, qui conserve également celui de *Lampardæi*. Cette ville était, du temps des Turcs, le siège d'une école assez importante, dont elle tira un certain lustre, et qui a rendu de grands services en contribuant à l'instruction de la population grecque de la péninsule.

Nous descendîmes de la ville par un sentier rapide, pratiqué dans la partie la moins inaccessible du précipice, et nous traversâmes la rivière sur un pont étroit, qui semble trembler au choc des flots écumants qui se brisent contre les rochers. Les habitants, impressionnés par le bruit et l'impétuosité du torrent, mettent sur le compte de la nature ce qui ne doit être attribué qu'à l'inhabileté de leurs constructeurs, et croient que leur pont, posant sur des rochers constamment ébranlés, ne peut manquer de s'écrouler dans quelques années.

La montée du bord opposé est plus escarpée et plus longue encore que la descente du côté de Dimitzana. Là nous rencontrâmes, pour la première fois, le laurier croissant sans culture; il y est à l'état de buisson, et couvre une grande étendue de la montagne. En suivant encore, pendant un quart d'heure, la route dans laquelle nous étions engagés, nous eussions atteint Zatouna, bourg dont la vue nous était interceptée par d'immenses rochers; mais nous tournâmes à gauche, et nous continuâmes notre pénible ascension, en nous écartant du cours du Gortynios. Là le lit de la rivière est encaissé dans une gorge fort étroite dont le côté droit est formé de rochers à pic, le côté gauche, de collines de forme conique, d'une



hauteur démesurée et presque perpendiculaire, ce qui ne les empêche pas d'être plantées de vignes depuis leur sommet jusqu'à leur base. Le point culminant, que nous atteignîmes après une heure et demie de marche, est consacré à saint Élie, qui a donné son nom à la plupart des montagnes les plus élevées de Grèce. De ce point notre vue embrassait un immense horizon. A gauche, nous découvrions la vaste plaine de Mégalopolis; vis-à-vis de nous, le Lycée se développait dans toute sa longueur. Sur ses flancs, couverts de leur noir manteau de chênes<sup>1</sup>, nous voyions se détacher en blanc les villages de Lavda et de Matési, et, sur les collines les plus élevées, la ville d'Andritzéna. L'Alphée, qui nous en séparait, débouchant des montagnes, serpentait gracieusement, à notre droite, à travers la plaine et des collines blanches et vertes, parmi lesquelles nous distinguions la position d'Héræa et celle d'Olympie. Près de l'embouchure du fleuve, le promontoire Catacolon, l'ancien *Ichthys*, s'avancait dans la mer, où les sommets lointains de Zante s'élevaient à l'horizon comme des nuages d'un bleu vapoureux.

Nous passâmes au-dessus de la source d'un ruisseau qui se jette dans l'Alphée, et que la carte française nomme, à tort je crois, le *Bouphagos*; et, laissant à notre droite le village Marcoï, nous gagnâmes de nouveau, par une descente très-longue et très-rapide, mais peu escarpée, le bord du Gortynios, au pied même de la colline de l'ancienne Gortys. Cette position s'appelle *le Moulin de Coccora*. Au bord même de la rivière, un rocher perpendiculaire supporte une jolie petite chapelle byzantine, si ancienne, que des arbres ont poussé dans ses murs, disjoints par la vétusté. Son entrée, s'ouvrant sur le précipice, qui a près de vingt mètres de hauteur, n'est que difficilement

<sup>1</sup> « Nigri colles Arcadiæ. » (Hor. *Od.* IV, XII, 11.)



accessible. La chapelle est en partie construite de fragments antiques; nous y avons trouvé un tambour de colonne non cannelée, dont le diamètre est de 0<sup>m</sup>,6, et un autre plus petit, ainsi que deux pilastres de marbre. Derrière la chapelle, sont conservées deux longues marches de pierre calcaire. Cette position peut bien être celle du temple d'Esculape imberbe, dont on y voyait la statue, ouvrage de Scopas, et auquel Alexandre avait consacré une cuirasse et une lance<sup>1</sup>.

Après avoir franchi un petit cours d'eau qui descend de Marcoï et se jette dans le Gortynios, nous gravâmes la colline, qui est couverte de ruines; ce sont, sans aucun doute, celles de l'ancienne Gortys. La ville à laquelle elles appartenaient était, par sa position, propre à donner son nom à la rivière qu'elle domine; elle est, ainsi que Pausanias le dit de Gortys, située près de l'embouchure de ce cours d'eau, et sur le point où la route d'Héræa à Mégalopolis traverse le Gortynios. Son nom s'est, du reste, conservé jusqu'à nos jours. Les conquérants francs le corrompirent en *Sgorta*<sup>2</sup>, et nommaient ainsi les défilés dont elle était le lieu principal. Plus tard, les habitants grecs, ayant abandonné cette position pour occuper une colline à une lieue environ plus bas, sur le cours de l'Alphée, y ont transféré l'ancien nom de *Gortyna*, l'ayant légèrement altéré en *Carytæna*. Déjà, du temps de Pausanias, Gortys n'était plus une ville, mais une simple bourgade.

La colline est entourée d'une enceinte cyclopéenne du plus beau style. (Voy. pl. VI, 2.) Les blocs, ayant souvent 6 à 7 mètres de longueur et 4 à 5 mètres de haut, sont presque bruts en dehors; mais leurs côtés sont travaillés de telle sorte, que leurs saillies s'adaptent avec la plus grande exactitude aux angles

<sup>1</sup> Paus. l. VIII, c. xxviii.

pour εἰς Γόρτυναν, comme *Stamboul* pour

<sup>2</sup> Buchon, *Chron. de la Morée*. *Sgorta*

εἰς τὰν πόλιν.



rentrants. L'épaisseur de la muraille est, du côté de la rivière, de 2<sup>m</sup>,7, et du côté opposé, de 3<sup>m</sup>,6. Au sud-est, le précipice est perpendiculaire, et cette partie paraît n'avoir jamais été fortifiée. En plusieurs endroits, le mur est conservé jusqu'à la hauteur de 5 mètres; mais, du côté du sud, il est entièrement détruit. A l'est, il est disposé en crémaillère, avec une seule tour carrée. Le côté de l'ouest a aussi des tours carrées; mais le côté septentrional est flanqué de tours semi-circulaires. Leur jonction avec les courtines est faite avec beaucoup d'habileté et de soin. On y voit deux petites poternes; mais la porte principale s'ouvre sur la face orientale. La disposition en est toute particulière: son axe fait un angle aigu avec le mur qui vient du nord, et ses deux parois, se prolongeant vers l'intérieur de la forteresse, la font précéder d'une espèce de chemin couvert qui ajoute à sa sûreté. Dans l'intérieur de l'enceinte, on voit, au milieu d'une riche végétation de lauriers, plusieurs traces d'anciens édifices; entre autres, vers le sud-ouest, non loin du mur, les fondations d'un temple de marbre blanc. Peut-être est-ce plutôt ici qu'il conviendrait de placer le temple d'Esculape; car Pausanias dit qu'il était de marbre pentélique<sup>1</sup>.

A côté du temple, j'ai observé un enfoncement horizontal taillé dans le roc et peu élevé, avec un trou vers l'une des extrémités. C'était probablement le *σφαγεῖον*, destiné à recevoir le sang des victimes<sup>2</sup>.

De Gortys, nous nous dirigeâmes, à l'ouest, vers le village d'Atzicholo, dont le nom est slave ou franc; nous y achetâmes des médailles de différentes villes de la Grèce, et particulière-

<sup>1</sup> Ἐστὶ δὲ αὐτόθι ναὸς Ἀσκληπιοῦ, λίθου πεντελησίου· καὶ αὐτὸς γε οὐκ ἔχων πω γένεια καὶ Ὑγείας ἀγάλμα. Σκόπα δὲ ἦν ἔργα. A moins qu'on ne doive lire: Ἀσκλη

πιοῦ. λίθου πεντελησίου καὶ αὐτὸς γε, etc.

<sup>2</sup> Σφαγεῖον, εἰς ὃ τὸ αἷμα τῶν σφαζομένων ἱερείων ἐδέχοντο. (Etymol. magn. p. 737.)



ment de l'Arcadie. Continuant toujours vers l'ouest, nous arrivâmes devant une haute colline, portant à son sommet un petit fort que nous n'eûmes pas le loisir de visiter de près, mais dont nous pûmes très-bien distinguer la construction hellénique, ainsi qu'une tour qui s'avance vers l'est. Cette colline est celle qui, sur la carte française, est marquée, à l'ouest d'Atzicholo et au nord de Vlachoraphti, du nombre 941. Ce fort peut bien être celui de Maratha. Pausanias, venant d'Héræa et se rendant à Gortys, rencontre d'abord Méléneæ, lieu qui, de son temps, était désert et couvert d'eau; à quarante stades de là, Bouphagion, vers la source de la rivière Bouphagos; plus loin, Maratha, et enfin Gortys<sup>1</sup>. En allant de Saint-Jean (l'ancienne Héræa) à Atzicholo (Gortys), on rencontre une rivière qui prend sa source près de Palomba, et va se jeter dans l'Alphée, près du village de Lagafti. Un peu au delà, à droite du village de Cacouréica, une fontaine abondante jaillit au milieu de ruines antiques, et, après avoir changé toute la plaine environnante en un profond marais, va également se décharger dans l'Alphée. C'est là, selon toute probabilité, la position de Méléneæ. On nous a assuré que le village de Papadæs, situé à droite des sources de la rivière Lagafti, et à près de deux heures du marais dont je viens de parler, contient les ruines d'un fort antique, avec les fondements d'un temple. C'est là qu'on devrait placer Bouphagion, que Pausanias indique comme étant situé à quarante stades *plus haut* que Méléneæ, sans doute vers les montagnes. Le ruisseau qui en descend serait donc le Bouphagos. Il formait, d'après Pausanias, la limite entre le

<sup>1</sup> Κατὰ δὲ τὴν ἐξ Ἡραίας ἀγούσαν εἰς Μεγάλην πόλιν εἰσι Μελενεαί. . . Ἐρημον δὲ ἦν ἐφ' ἡμῶν· ὕδατι δὲ καταρρέειται. Μελενεῶν τεσσαράκοντά ἐσ' ἴν' ἀνωτέρω σλαδίουσ Βουφάγιον, καὶ ὁ ποταμὸς ἐνταῦθα

ἔχει πηγὰς ὁ Βουφάγος κατιὼν εἰς τὸν Ἄλφειόν. (Paus. VIII, xxvi.) — Ἴοντι δὲ ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τῶν πηγῶν, πρῶτα μὲν σε ἐκδέξεται Μάραθα χωρίον, μετὰ δὲ αὐτὸ Γόρτυς. (Id. *ibid.*)



territoire d'Héræa et celui de Mégalopolis, c'est-à-dire celui de Gortys, qui, plus tard, fut compris dans la Mégalopolitide. Ce cours d'eau est, en effet, celui qui divise le plus naturellement le district montagneux de la Gortynie du pays comparativement plat qui s'étend autour d'Héræa. Leake<sup>1</sup>, placé sur la montagne qui domine Zatouna, vit, à deux ou trois milles au sud-ouest, vis-à-vis et un peu plus bas (*a little bellow*) que le village de Matési, mais au nord (*due north*) de Lafda, un sommet couronné d'une construction polygonale, et le prend pour Méléneæ. Ce sommet est celui-là même que la carte française désigne par les lettres *PKH*, à l'ouest de Zoula-Sarakini. Les habitants du pays, chez lesquels nous prîmes des informations, ne connaissaient pas cette ruine, et il est probable que la commission de la carte s'est trompée de sommet, ayant été induite en erreur par les indications de M. Leake, qui n'avait observé les lieux que de loin. Le chemin coupe la rivière que j'ai indiquée comme le Bouphagos, beaucoup au-dessous de sa source, au pied de la montagne; et Pausanias s'en est sans doute écarté pour monter à Bouphagion. De Papadæes, ou il sera retourné sur ses pas pour regagner le chemin, ou, ce qui est plus probable, il aura suivi le côté, sans doute peu habité de la montagne, jusqu'à Trypæes de la carte française; et de là, continuant sa route par-dessus Sarakini, il sera passé devant notre colline, qui doit être Maratha, d'où, dans une heure, il aura gagné Gortys.

Nous tournâmes la colline du côté du nord, et nous descendîmes vers l'Alphée, passant par le petit village de Sarakini, en suivant le côté gauche du ravin qui y prend naissance, et qui n'a de remarquable qu'une fontaine ombragée de beaux platanes. La descente est très-rapide, et entièrement nue jusqu'à

<sup>1</sup> *Mor.* Liv. II, ch. LXVI.

une certaine distance des bords du fleuve, qui sont couverts de la végétation la plus riche. L'un des arbres qui les ombragent est le chêne liège (*quercus ilex*), qui s'appelle aujourd'hui *ἀραιά*, épithète que Pausanias attribue à son écorce<sup>1</sup>.

L'Alphée dans ce lieu avait cinquante pieds de largeur; mais à cette époque de l'année sa profondeur n'était pas de plus de deux à trois pieds. Pendant l'hiver, au contraire, elle est de sept ou huit. Le bord opposé s'élève en ondulations gracieuses. Le laurier y croît encore à côté du figuier cultivé, et les troupeaux y paissaient sur les vertes collines. Une demi-heure après nous traversions le village considérable de Lavda, qui, agréablement situé au milieu de bosquets touffus, est tourné vers l'Alphée. Ses abords sont couverts de ces petits monceaux de pierres qui désignent des habitations antiques, et au sud-ouest il est surmonté d'une haute colline, dite de Sainte-Hélène, et qui contient une forteresse antique. Leake<sup>2</sup>, Gell<sup>3</sup> et Buchon<sup>4</sup> ont décrit cette ruine. Un mur polygonal entoure le sommet de la montagne. Il est flanqué de tours, et l'on y distingue deux portes. Une enceinte intérieure contient les ruines d'un temple dorique, et une partie des restes de la ville ancienne s'étend du côté méridional de la forteresse.

Cette position doit être celle de l'une des trois villes que Pausanias attribue, outre Gortys, à la province de Cynurie, sur la rive gauche de l'Alphée, et qui sont Thisoa près du Lycée (ainsi nommée pour la distinguer de celle qui était baignée par le Gortynios), Lycoa et Aliphéra<sup>5</sup>. La situation de cette dernière

<sup>1</sup> Ἀραιὸν τὸν φλοῖον καὶ οὕτω δὴ παρέχονται κοῦφον, ὥστε ἀπ' αὐτοῦ καὶ ἐν θαλάσσει ποιοῦνται σημεῖα ἀγκύραις καὶ δικτύοις. Ταύτης τῆς δρυὸς τὸν φλοῖον. . . . Φελλὸν ὀνομάζουσι. (Paus. I. VIII, c. XII.)

<sup>2</sup> Mor. II, 315.

<sup>3</sup> Journ. 121; Itin. 87.

<sup>4</sup> Voy. p. 474.

<sup>5</sup> Ἐκ δὲ Κυνοῦραιων τῶν ἐν Ἀρκαδίᾳ, Γόρτυς, καὶ Θεισόα ἢ πρὸς Λυκαίῳ, καὶ Λυκοᾶται καὶ Ἀλίφθηρα. (Pausan. I. VIII, c. XXVII.)



ville à Nérovitza, près de Phanari, a été prouvée par Leake<sup>1</sup>. Lavda doit donc être Thisoa ou Lycoa. Le district de Thisoa était situé, d'après Pausanias, au nord du mont Lycée<sup>2</sup>, et la position de Lavda correspond exactement à cette indication. Dans ce cas Lycoa devrait être placée non loin des ruines qu'on aperçoit au-dessous d'Andritzéna, et cette détermination du site des villes de la Cynurie justifierait l'ordre dans lequel elles sont énumérées par Pausanias (Gortys, Thisoa, Lycoa, Aliphéra). Cependant Lycoa est citée par Polybe<sup>3</sup> comme une ville située au bord de l'Alphée, à deux cents stades de sa source. A partir de cette ville le fleuve cessait d'être guéable, et on devait le passer sur un pont. Toutes ces circonstances, et entre autres celle de la distance, s'appliquent exactement à Lavda, ce qui ferait qu'Andritzéna serait Thisoa. Pausanias, dans un autre passage, attribue cette ville à la Parrhasie, qui comprenait Lycosure, au sud-est du mont Lycée<sup>4</sup>. Andritzéna pouvait être comprise dans cette province plutôt que Lavda, comme étant situé plus au sud. Le ruisseau de Servata (nom qui manque sur la carte française), et les autres cours d'eau qui prennent leurs sources dans les ravins profonds environnant cette ville, sont sans doute les cinq rivières qui arrosaient le territoire de Thisoa<sup>5</sup>. Cette ville tirait son nom de la nymphe *Θεισόα*, qui avait nourri Jupiter avec Néda et Agno<sup>6</sup>, fable qui répond à cette circonstance que la rivière de Néda prend sa source dans la montagne à laquelle Andritzéna est adossée. Or cette montagne contenait une source qui portait le nom d'*Agno*.

<sup>1</sup> *Mor.* II, 71. Voy. aussi Ross. p. 102.

<sup>2</sup> Τοῦ Λυκαίου δὲ τὰ πρὸς τῆς ἄρκτου γῆ τε ἢ Θεισοαία. (Paus. I. VIII, c. xxxviii.)

<sup>3</sup> Liv. XVI, ch. xvii.

<sup>4</sup> Καὶ ἀπὸ μὲν τῆς Θεισόας (νύμφης) πόλις ὠκεῖτο ἐν τῇ Παρρασίᾳ. (P. I. VIII, c. xxxviii.)

<sup>5</sup> Διὰ δὲ τῆς χώρας τῆς Θεισοαίας ῥέοντες ἐμβάλλουσιν εἰς τὸν Ἄλφειον Μυλάων· ἐπὶ δὲ αὐτῷ Νοῦς καὶ Ἀχελῶος καὶ Κελάδος τε καὶ Νάφιλος. (Paus. I. VIII, c. xxxviii.)

<sup>6</sup> *Id.*



De Lavda nous continuâmes à nous élever vers le sud-ouest sur la montagne, qui, escarpée d'abord, s'aplanit bientôt, et se couvre de la plus belle végétation. Une route, bordée d'églantiers en fleurs, d'arbousiers et de myrtes, nous mena en deux heures et demi à Andritzéna. Ce bourg est à peu près de l'importance de Dimitzana. Il a une position des plus pittoresques et des plus riantes de l'Arcadie; à ses pieds sont étagées des collines cultivées et couvertes de vignes. Vers le nord, le ravin de Servata lui ouvre une longue échappée, où la vue ne s'arrête qu'aux sommets lointains de l'Olénos.

D'Andritzéna, marchant vers l'ouest, nous nous engageâmes dans des vallons qui, tournant au sud, nous conduisirent au pied du mont Cotylien, qui porte aujourd'hui le nom de *Palæo-Castro*. Nous eûmes bientôt à traverser d'épaisses forêts de chênes, premiers abris des Arcadiens qui firent donner aux Azanes de Phigalie la réputation de mangeurs de glands<sup>1</sup>.

Deux heures après avoir quitté Andritzéna, nous franchîmes un sommet assez peu élevé et nous nous trouvâmes dans une clairière, au milieu de laquelle s'élève le temple d'Apollon Épiscuros, qui, après le Parthénon, est le plus beau des monuments que le temps ait conservés à la Grèce, et qui honorent le génie de l'homme. Sublime dans sa solitude, il règne sur le désert, où rien ne vient troubler l'image du passé, qu'il réveille. Depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'à celle de l'indépendance, que d'orages ont passé sur ce monument sans courber son front, et il voit la Grèce telle qu'il la voyait le jour où Ictinos montra, d'un geste triomphant, qu'il pouvait encore étonner et charmer, même après avoir produit le Parthénon; car il la voit dans l'arrière-fond lointain, toujours belle de ses contours, toujours

<sup>1</sup> Ἀρκάδες Ἀζάνες βαλανηφάγοι, οἱ Φιγαλείαν νάσσασθε. Oracle, cité par Pausanias (l. VIII, c. XLII).



baignée de lumière, et parée de l'harmonie de ses couleurs. Au delà du ravin profond qu'il domine, et au fond duquel coule la Néda, les montagnes, qui à gauche se terminent par les pics dentelés du Taygète, s'écartant des deux côtés comme des coulisses de théâtre, laissent apercevoir, au milieu de leurs masses étagées, la plaine de Sténiclaros, arrosée par le Pamisos, et au centre de cette plaine l'Ithôme, au sommet plat, aux flancs réguliers, et offrant de loin l'aspect d'une magnifique tente déployée. Au delà de la plaine s'étend le miroir resplendissant du golfe de Calames, avec la pointe de Coron, qui le borde à l'ouest. Enfin les montagnes, s'abaissant vers l'ouest, ouvrent une perspective sur les côtes de la Triphylie et sur la mer Ionienne, au point où la Néda vient s'y jeter.

Je ne m'arrêterai pas à la description de ce temple, qui a été l'objet d'investigations savantes. La pierre dont il est construit est un calcaire bleuâtre, et c'est moins à sa qualité, qu'à la grande perfection avec laquelle les blocs sont travaillés et joints que s'applique l'éloge qu'en fait Pausanias<sup>1</sup>. Il ne manque au péristyle que trois colonnes. Les belles demi-colonnes intérieures, dont les dispositions et la forme sont uniques dans l'architecture grecque, et dont les cannelures plates indiquent l'ordre ionien, existent jusqu'à une certaine hauteur, et autour du temple sont épars des caissons carrés ou en losanges, de cinq formes différentes. On y voit encore une partie du fût d'une colonne corinthienne, qui, à ce qu'on croit, occupait le milieu de l'opisthodomé, et nous avons cru reconnaître, vers l'angle nord-est du mur une porte latérale dont parlent Stacckelberg<sup>2</sup> et Donaldson<sup>3</sup>. Les caissons et les blocs de la frise,

<sup>1</sup> Ναῶν δὲ ὅσοι Πελοποννησίους εἰσὶ, μετὰ γε τὸν ἐν Τεγέᾳ, προετιμῶτο οὗτος ἂν τοῦ λίθου τε ἐς κάλλος καὶ τῆς ἁρμο-

νίας ἐνεκα. (Pausan. l. VIII, c. xli.) —

<sup>2</sup> Temple d'Apollon à Bassæ.

<sup>3</sup> Antiq. of Athen. Suppl.



que j'ai dernièrement examinés au Muséc britannique, sont en marbre de Paros, ce qui prouve qu'Ictinus fit sculpter cette frise sur les lieux. Mais il l'orna de représentations tirées de mythes athéniens qui revenaient souvent dans la sculpture décorative d'Athènes, soit que, par vanité patriotique, il eût voulu imprimer à ce monument du Péloponnèse le cachet de sa ville natale, soit qu'il n'eût voulu confier à ses ouvriers que des sujets qui leur étaient familiers. Cependant il les rattacha au culte des divinités auxquelles le temple était consacré, en faisant assister Apollon et Diane, comme dieux auxiliaires (ἐπικούρους), aux combats des Centaures et des Amazones.

Au nord-ouest du temple, je gravis une hauteur peu élevée où un petit enfoncement s'ouvre vers le sud, et est entouré de trois côtés de rochers disposés en fer à cheval. Je découvris au milieu quelques blocs taillés, qui sont les restes d'un temple. Cette petite plaine est évidemment Cotylon, qui a donné son nom à la montagne *Cotylion*, et qui contenait un temple de Vénus<sup>1</sup>. Leake n'a pas vu ces restes. « Some romans of the « temple of Venus may perhaps be concealed in the recesses « of the forest, and these would determine the site of Cotylum<sup>2</sup>. »

Du temple, nous nous dirigeâmes au sud-ouest; notre route descendait à travers une forêt de chênes, où nous rencontrâmes un grand nombre de tas de pierres, indiquant des habitations antiques. C'est là que devait être situé l'ancien village de Bassæ, dont la position est cependant indiquée par la carte française beaucoup plus à l'est, au-dessous du village de Sklérou. En continuant de descendre, nous atteignîmes le village Dragoï, et, un peu au delà, un torrent qui, prenant sa source non loin de ce lieu, coule dans un profond ravin, et débouche

<sup>1</sup> Ἔστι δὲ ὑπὲρ τὸ ἱερόν τοῦ Ἀπόλλωνος Ἄφροδίτη δὲ ἐστὶν ἐν Κοτύλῳ. (Paus. I. VIII, τοῦ Ἐπικούριου Κότυλον μὲν ἐπέκλησιν. c. XII.) — <sup>2</sup> *Mor.* t. II, p. 12.



dans la Néda, tout auprès de la ville de Phigalie. C'est sans aucun doute la rivière que Pausanias appelle du nom de *Lymax*<sup>1</sup>. Un pont est jeté sur le torrent, et tout à côté, sur le bord occidental, s'élève une petite église ombragée par un platane. De ses fondements mêmes jaillit une fontaine très-abondante. Si c'est celle que Pausanias dit avoir vue dans le mont Cotylion<sup>2</sup>, il a tort de vouloir réfuter ceux qui la prenaient pour une source du Lymax, dont il avoue ne pas connaître la position<sup>3</sup>. Mais, d'après sa description, la fontaine dont il parle était absorbée par la terre à peu de distance de sa source<sup>4</sup>. La carte française indique une autre fontaine un peu plus à l'est, entre Dragoï et l'endroit où elle place Bassæ; elle était hors de notre route, et je ne l'ai pas visitée.

Après avoir traversé le petit village de Boïca, et suivi pendant quelque temps le bord élevé du Lymax, nous tournâmes enfin à droite, et longeant le cours de la Néda, nous arrivâmes à Pavlitza, l'ancienne Phigalie, deux heures après avoir quitté le temple, ce qui correspond exactement à la distance des quarante stades, à laquelle Pausanias place Phigalie du mont Cotylion<sup>5</sup>. Le même auteur nous apprend<sup>6</sup> que les murs de Phigalie étaient en grande partie construits sur des rochers escarpés, mais qu'une partie de la ville, plus unie et formant une petite plaine, contenait le temple de Diane *Soteira*, le gymnase, le temple de Bacchus *Acratophore*, dont la statue était à demi cachée sous les lauriers; la statue archaïque du pancratiaste

<sup>1</sup> Ποταμός δὲ ὁ καλούμενος Λύμαξ ἐκδίδωσι μὲν εἰς τὴν Νέδαν, παρ' αὐτὴν ῥέων Φιγαλίαν. (Paus. l. VIII, c. xli.)

<sup>2</sup> Ἔστι δὲ ὕδατος ἐν τῷ ὄρει τῷ Κοτυλίῳ πηγῇ. (Id. *ibid.*)

<sup>3</sup> Οὐ μὴν οὐδὲ ὅπου τῆς Ἀρκάδων ἐστὶν ἡ πηγὴ τῷ Λύμακι ἐπῆλθε πολυπραγμονῆσαι μοι. (Id. *ibid.*)

<sup>4</sup> Τῆς δὲ ἐν Κοτυλίῳ πηγῆς οὐκ ἐπὶ πολὺ ἐξικνούμενον τὸ ὕδωρ, ἀλλὰ ἐντὸς ὀλίγου παντάπασι ἀφανὲς γινόμενον. (Pausan. l. VIII, c. xli.)

<sup>5</sup> Ἀπέχει δὲ τῆς πόλεως εἰς τεσσαράκοντα τὸ Κοτύλιον μάλιστα σταδίου. (Id. *ibid.*)

<sup>6</sup> L. VIII, c. xxxix.



Arrachion, et le tombeau des Oresthasiens. Les murs anciens sont conservés sur presque toute leur étendue. Ils sont, en effet, construits sur des rochers, qui, du côté de la Néda, descendent en précipices. Leur système de construction est polygonal, mais de styles divers; à l'ouest, la taille de la pierre est plus régulière et se rapproche de la construction isodome, tandis qu'à l'orient et au nord les formes des pierres sont plus variées, et leur habile agencement est du plus bel effet. Au midi, les fortifications ont été en grande partie entraînées dans le précipice. Les murs ont, plus ou moins, l'épaisseur de huit pieds, et sont flanqués de tours rondes assez rapprochées, mais placées à des distances inégales, d'environ une quarantaine de pas plus ou moins; sur le côté oriental s'ouvrent deux grandes portes et trois petites, dont les linteaux sont composés de trois assises de pierres, qui, s'avancant des deux côtés, affectent la forme pyramidale. (Voy. pl. VII, 1.) On peut distinguer l'emplacement d'une autre porte à l'ouest, et de deux portes au sud. L'enceinte est fort étendue; on ne saurait en faire le tour en moins d'une heure. Phigalie, l'une des plus anciennes cités du Péloponnèse, point de communication entre l'Arcadie, la Messénie et l'Élide était une place forte capable, par sa position et par ses fortifications, de résister aux invasions et aux coups de main. Elle a donc pu avoir une population assez considérable; mais peut-on croire que tout l'espace renfermé entre ses murs ait été occupé? Même hors des murs, vers l'orient, on rencontre beaucoup de ces tas de pierres, qui indiquent des habitations anciennes; mais ce sont probablement les restes de quelque établissement qui y aura été fait dans quelque circonstance où les habitants auront abandonné leurs anciens foyers. Quant au village de Pavlitza, une partie en est située à l'angle sud-est de l'ancienne enceinte, une autre sur les précipices qui descendent vers la Néda.



L'espace entouré par les murs n'est pas uni; au nord, il s'élève en plate-forme, et cette partie est aujourd'hui ceinte d'une muraille oblongue, d'une construction postérieure; vers le sud, il s'abaisse en terrasses formées par le rocher, dont le dernier, au-dessus de Pavlitza, est taillé au ciseau, et présente un mur à pic, espèce de monument colossal, entouré d'un superbe bosquet de lauriers. C'est probablement là le tombeau des cent Oresthasiens, qui, liés de parenté avec les Phigaliens, se sacrifièrent pour eux, en les aidant à reconquérir leur ville sur les Lacédémoniens. La plaine qui s'étend autour serait alors le *marché* de Phigalie. Un peu plus bas on rencontre un autre bouquet de grands lauriers, qui peut bien être l'emplacement du temple de Bacchus Acratophore, dont la statue *était cachée par des lauriers*. Ce dieu était l'un des principaux du lieu, qui cependant est peu propre à la culture de la vigne. Son culte était plutôt commandé par l'âpreté de ce climat de montagnes, et il y a tout lieu d'examiner si ce n'est pas à son culte qu'il faut rattacher le nom même de la ville, qui était aussi prononcé sans le Γ ou le F (*digamma*). Pausanias considère cette forme comme la plus récente; mais il n'en dit pas moins qu'elle dérivait du nom d'un héros particulier<sup>1</sup>. Les noms Φιαλία et Κοτύλιον peuvent bien avoir tiré leur origine du culte de la divinité du *vin non trempé*, à moins, toutefois, que ce ne soit précisément le contraire qui soit arrivé. Devant ce bosquet s'étend un espace arrondi, peut bien avoir été le gymnase. Plus bas encore, tout à côté du village moderne, une église de la Vierge, contenant beaucoup de restes d'un ancien édifice, s'élève sous de grands oliviers. Je crois qu'on peut la considérer

<sup>1</sup> Φιγαλίαν δὲ οἰκίζει Φίγαλος..... Φιγαλία δὲ καὶ Ὀρεσθάσιον χρόνῳ μεταβάλλουσι τὰ ὀνόματα..... Καὶ Φιαλία ἀπὸ τοῦ

Βουκολίωνος παιδὸς Φιάλου. (Paus. I. VIII, c. III et XXXIX.) Plusieurs médailles de Phigalie portent la forme ΦΙΑΛ.



comme ayant succédé au temple de Diane Soteira, qui, comme nous l'avons vu, est le premier que Pausanias cite en montant à la partie unie de la ville, et tout près du marché.

A l'ouest du village, nous vîmes dans les vignes un marbre couvert d'un beau méandre (voy. pl. VII, 2), un peu plus loin une mesure antique en pierre, sans doute un métrète, pouvant contenir environ soixante livres d'huile (voy. pl. VII, 3), et plus vers le sud, à un endroit appelé *Stavrouli*, et tout entouré de lauriers, une chapelle composée de fragments antiques, parmi lesquels nous avons remarqué un petit autel à parfums, plusieurs fûts de colonnes sans cannelures, une colonne ayant une inscription sépulcrale d'une belle époque, et dans le mur un bloc carré, portant en relief un bouclier rond du diamètre de 0<sup>m</sup>,8. Il n'y a rien qui empêche que le monument des Oresthasiens n'ait été plutôt en cet endroit. Peut-être est-il devenu plus tard le lieu commun de sépulture des Phigaliens. Au moins le bouclier sculpté a très-probablement été tiré de l'ancien polyandrion (voy. pl. VII, 4).

De Phigalie nous suivîmes, vers l'est, le cours de la Néda, qui porte aujourd'hui, apparemment à cause de la température de ses eaux alimentées par les neiges du Lycée et du Cérausion<sup>1</sup>, le nom turc de *Bouzi*, qui signifie *glace*. Pausanias prétend que cette rivière a un cours si tortueux, qu'il ne saurait la comparer qu'au Méandre<sup>2</sup>. Ce n'est cependant pas le cas, pour sa direction générale depuis Phigalie jusqu'à l'une de ses sources, où nous l'avons suivie; de Phigalie, elle paraît encore suivre une ligne presque droite jusqu'à la mer. Il est vrai que les rochers à travers lesquels elle se précipite, dans son cours impétueux, la forcent fréquemment à de petits détours et à mille sinuosités que Pausanias aura voulu indiquer

<sup>1</sup> Pausan. l. VIII, ch. XLI. — <sup>2</sup> *Id. ibid.*



en parlant du Méandre, et qui l'auront aussi fait nommer *la Tortueuse* par l'oracle de Delphes<sup>1</sup>. Elle est profondément encaissée entre deux hautes montagnes, qu'elle déchire de ses flots rapides, et dont les flancs, très-rapprochés et souvent perpendiculaires, forment des précipices inaccessibles, ou s'élèvent en murs de verdure d'où descendent des torrents bordés de frais platanes, et viennent lui porter le tribut de leurs eaux. A quelque distance au-dessous de Phigalie, la rivière entière se précipite en cascade, à un endroit où les rochers de ses deux bords se rapprochent, et où leurs arbres s'entrelacent en une voûte impénétrable aux rayons du soleil. L'obscurité mystérieuse qui y règne est de l'effet le plus saisissant.

La route que nous suivions sur la rive droite du fleuve, fort étroite et suspendue à une assez grande hauteur, était souvent rendue presque impraticable par les branches des arbres qui s'avançaient des deux côtés et l'interceptaient entièrement. Quarante minutes après avoir quitté Pavlitza, nous traversâmes un ruisseau qui, coulant du nord au midi, vient se jeter dans la Néda. C'est la rivière de Dragoï, que je prends, ainsi que Kiepert, pour le Lymax. Il est vrai que, d'après Pausanias, le Lymax passait *tout près* de Phigalie<sup>2</sup>; mais le petit torrent qui borde la ville à l'est est trop peu considérable, et contient si rarement de l'eau, que ce ne peut être la rivière dont le périégète fait plus d'une fois mention. Du reste, Pausanias ajoute qu'il y avait des bains chauds à douze stades au-dessus de Phigalie, non loin de l'endroit où le Lymax se jette dans la Néda<sup>3</sup>. L'embouchure du Lymax était donc à douze stades (trente-quatre minutes) de Phigalie; car c'est de son embou-

<sup>1</sup> Paus. l. IV, c. xx : Νέδης ἐλικόρροον ὕδωρ.

<sup>2</sup> Παρ' αὐτὴν ῥέων Φιγαλίαν. (Id. l. VIII, c. xli.)

<sup>3</sup> Σταδίοις δὲ ὅσον δώδεκα ἀνωτέρω Φιγαλίας θερμά τέ ἐστὶ λουτρά, καὶ τούτων οὐ πόρρω κάτεισιν ὁ Λύμαξ εἰς τὴν Νέδαν. (Paus. l. VIII, c. xli.)



chure qu'il parle ici, et non de sa source, qu'il déclare, comme nous l'avons vu, ne pas connaître. La source elle-même du torrent qui baigne le mur de Phigalie n'est pas à douze stades de distance, et il est impossible que Pausanias ait dit, en en parlant, qu'il ignorait dans quelle partie de l'Arcadie elle se trouvait. Les bains chauds existent à un endroit nommé *Bar-daraki*, au-dessous de Dragoï. Ce lieu est, en effet, tout aussi près de la source que de l'embouchure du Lymax; et si Pausanias ne parle pas de la première, c'est qu'il ne la connaissait pas.

Une demi-heure après, nous traversâmes un autre ruisseau qui, ombragé de platanes, descend du village de Sclérou, et que Leake<sup>1</sup> prend à tort pour le Plataniston de Pausanias<sup>2</sup>. Un peu plus loin, des tas de pierres, indiquant des habitations antiques, se succèdent pendant plus de vingt minutes. La route devient de plus en plus difficile, et, après avoir franchi trois autres cours d'eau bordés de platanes, descend enfin, à deux heures et demie de Phigalie, dans le lit de la Néda, également ombragé par les mêmes arbres.

Ici, la rive droite de la Néda cessant d'être praticable, nous dûmes traverser la rivière et faire une pointe en Messénie. Le bord opposé, que nous commençâmes à gravir, est un pan de la montagne appelée *Saint-Élie*, nom qui, comme nous l'avons dit, est souvent donné, en Grèce, aux montagnes élevées, et doit être regardé, ainsi que l'observe Leake<sup>3</sup>, comme une corruption du mot *Elaïon*. Pausanias<sup>4</sup> dit que cette montagne était à quarante stades sur sa droite. Douze minutes après avoir franchi la Néda, et suivant son cours vers l'est à une certaine hauteur, nous arrivâmes au misérable village de Cacalétri, qui tire probablement son nom (*mauvaise charrue*) de la nature

<sup>1</sup> *Mor.* t. II, p. 10 et 313.

<sup>2</sup> L. VIII, c. XXXIX.

<sup>3</sup> *Mor.* t. I, p. 499.

<sup>4</sup> L. VIII, c. XLII.



ingrate du terrain. Il est composé d'une trentaine de cabanes que décimaient alors des fièvres pernicieuses; mais sa situation, au milieu de jardins et sur une crête qui domine le fleuve, est des plus pittoresques.

De là, nous gravâmes à pied, pendant près d'une heure, un sommet isolé, qui s'élève au-dessus du village, et qui, entouré de trois côtés par la Néda et par deux de ses affluents, ne tient que vers le sud au prolongement du mont Élaïon, par des collines qui s'abaissent graduellement. Il était entouré d'un mur polygonal, dont il ne reste que des débris peu considérables, mais qui suffisent pour faire voir que la construction en avait été négligée et faite à la hâte. L'intérieur de l'enceinte est aussi couvert de tas informes de pierres, de restes d'édifices qui paraissent avoir été élevés sans fondations solides. Tout y porte l'empreinte d'une forteresse très-ancienne, mise à la hâte en état de défense, et, pour ainsi dire, improvisée, mais abandonnée depuis la plus haute antiquité. On y trouve cependant encore des monnaies byzantines, qui prouvent qu'elle a été de nouveau utilisée dans les siècles postérieurs. Malgré les hésitations de M. Leake<sup>1</sup>, il est impossible de ne pas voir dans cette position Ira, le dernier refuge de la liberté agonisante des Messéniens, le théâtre immortel des hauts faits d'Aristomène, le plus chevaleresque des héros de l'antiquité. Quelques-unes des habitations d'Ira étaient situées, au témoignage de Pausanias, hors des murs<sup>2</sup>, probablement sur le pan de la colline, au nord et au nord-ouest, où l'on voit encore sur une langue qui s'avance vers la rivière, les ruines de l'église de Sainte-Paraskévi, qui paraît avoir été bâtie sur les fondations d'un temple.

La position de ces ruines explique parfaitement pourquoi les Messéniens avaient des appréhensions surtout pour la citadelle,

<sup>1</sup> *Mor.* I, p. 468; II, p. 14. — <sup>2</sup> Ἦσαν δὲ οἰκίσεις καὶ ἔξω πυλῶν ἐπίσης.



et croyaient que c'était par là que les ennemis essaieraient de pénétrer dans leur ville : c'est que la partie de la ville située hors des murs couvrait le flanc de la colline qui était appuyée sur la rivière et les précipices du bord opposé, lesquels, du reste, appartenaient déjà aux Arcadiens, alliés des Messéniens. Les Lacédémoniens ne pouvaient donc pas approcher de ce côté. C'est au contraire au sud de la ville qu'ils étaient campés, vers le mont Élaïon, qui leur appartenait, sur la crête même qui joignait cette montagne à Ira, et d'où la citadelle était facilement accessible.

Du haut d'Ira nous apercevions, sur le flanc de la montagne opposée, qui s'étend comme un mur immense de calcaire gris, le temple de Bassæ, lequel se dessinait d'une manière peu distincte, attendu que, ses matériaux ayant été tirés des carrières de la montagne, sa couleur ne saurait trancher sur celle du fond. A notre gauche nous avons le profond ravin qui débouche dans la Néda et au fond duquel, ainsi que je l'ai su plus tard, se trouve une grotte profonde, sans doute celle de Cérès Déo, *la noire*, ou *Despæna*. Elle serait facile à reconnaître; d'après la description de Pausanias<sup>1</sup> : une source doit jaillir à l'entrée de cette grotte, et la voûte doit en être endommagée.

Nous descendîmes de nouveau au bord de la Néda. Un éboulement ayant eu lieu quelque temps auparavant à la montagne opposée, le cours de la rivière était en partie intercepté, et formait deux lacs. Les arbres des deux bords, parmi lesquels se trouvaient aussi des figuiers, y plongeaient leurs branches, comme pour illustrer l'oracle qui présagea la destruction de l'héroïque cité. Une demi-heure, après nous passâmes devant les restes peu considérables d'un petit temple, et ayant traversé un bosquet des plus gracieux, à l'ombre duquel la Néda bondit

<sup>1</sup> L. VIII, c. LXII.



sur les rochers, nous rencontrâmes des tas de pierres appartenant à un village antique.

Trois quarts d'heure après avoir quitté Cacalétri, nous arrivâmes au bas de la montagne qui ferme au sud-est la vallée de la Néda, et nous traversâmes celle des sources de cette rivière qui, sur la carte française, est représentée comme le second cours d'eau venant du sud-est à partir de Cacalétri. La montée se présentait à nous roide et sans aucune route tracée. Nos chevaux avaient la plus grande difficulté à s'en frayer une sur un sol qui cédait sous leurs pieds. Nous gagnâmes enfin un sentier raboteux qui serpente au bord oriental d'un précipice, au fond duquel coule la source dont j'ai parlé. Après une heure d'une ascension fatigante, nous parvînmes au point culminant de la montagne, d'où notre vue s'étendait, non sans charme, sur la vaste plaine de Mégalapolis. Une aire à blé, pavée de pierres, se trouve dans ce lieu. Cette montagne est le Cérausion des anciens. Pausanias<sup>1</sup> dit que c'était une partie du Lycée, et qu'il renfermait les sources de la Néda. Ailleurs<sup>2</sup>, il affirme que les sources de cette rivière étaient dans le mont Lycée. Ce n'est ni une contradiction ni une répétition. Ses deux assertions sont également justes; la Néda a des sources qui descendent du Lycée (le Diaphorti), de Sclérou et d'Hagios Sostis; elle en a d'autres qui viennent de ces hauteurs, lesquelles, en effet, ne sont qu'un bras du Lycée. Pausanias s'est rendu de Lycosoura à Phigalie; il a donc fait exactement la même route que nous, mais à rebours; il n'est donc pas étonnant qu'en parlant des sources de la rivière, il ait eu principalement en vue celles qu'il a traversées, bien qu'elles soient les moins considérables. Enfin, ce qui est décisif, c'est que cette montagne, que nous venions de gravir, porte aujourd'hui

<sup>1</sup> L. VIII, c. xli — <sup>2</sup> L. IV, c. xx.



encore le nom de *Cérasî* (Κεράσι), qu'elle ne doit ni à sa forme, ni à des cerisiers, qui n'ont jamais pu croître sur ces hauteurs arides. C'est une altération légère de l'ancien Κεράσιον.

Après avoir, pendant quelque temps, suivi vers l'orient le flanc de l'autre versant de la montagne, nous arrivâmes par une descente aussi longue, mais moins difficile que ne l'était la montée, au village de Stala. Il est agréablement situé au milieu de forêts de chênes et de platanes, et sur les bords d'une belle rivière nommée *Plataniston*, qui coulait à l'ouest de Lycosoura, et devait être nécessairement traversée par ceux qui de cette ville allaient à Phigalie. C'était indubitablement la rivière de Stala. Après l'avoir passée, on avait à gravir une montée de plus de trente stades, d'après le même auteur, qui, de là, passe immédiatement à la ville de Phigalie. C'est ce qui induisit M. Leake<sup>1</sup> à penser que le *Plataniston* est la rivière qui descend de Sclérou, et qui coule à trente stades à l'est de Phigalie. Pausanias, après avoir quitté Lycosoura, pour se diriger vers l'ouest, n'eût pas manqué de citer la rivière de Stala, qui est très-remarquable. La montée qui conduit de Stala à Cérasî est d'une heure et demie, tout juste les trente stades que lui attribue Pausanias. La raison pour laquelle le périégète saute du sommet de la montagne à la ville de Phigalie me paraît facile à expliquer. Son huitième livre est consacré à la description de l'Arcadie; et comme pour aller de Lycosoura à Phigalie il est forcé de traverser une partie de la Messénie, il passe sous silence tout le pays qui appartient à cette province, et dont il fait mention ailleurs.

Un sentier étroit, qui longe le cours de la rivière, nous conduisit à peu de minutes de Stala vers une colline isolée, assez élevée, et entourée d'un mur antique. Elle porte aujourd'hui

<sup>1</sup> *Mor.* t. II, p. 11.



le nom de *Sidéro-Castro* (Pl. VII, 5). C'est l'emplacement de Lycosoura, la plus ancienne des villes de la terre, la première que le soleil ait saluée dans son cours<sup>1</sup>. Le côté occidental de la colline est hérissé de rochers escarpés; la pente orientale, qui est plus accessible, est la seule qui conserve des restes de l'enceinte, avec une tour carrée au milieu. Ce mur ne se fait remarquer ni par la grandeur des pierres qui le composent, ni par la régularité de leur construction, qui passe par tous les styles, et approche même quelquefois de la structure rectangulaire. Le mur du coin sud-est (*d* de la planche) est d'une époque postérieure, et probablement byzantine. Le terrain qui descend en talus sous le mur oriental, est jonché de ruines antiques. L'une d'elles, à une petite distance de la tour (*b*), est un carré long, dont le mur de fond ou occidental, long de 7<sup>m</sup>,8, est conservé jusqu'à une hauteur assez considérable. Il est en calcaire gris, du plus beau style polygonal, et des pierres en saillie y forment une espèce d'escalier, comme on le voit sur le plan B, et sur l'élévation B'. Cette ruine est peut-être celle du temple de Mars, qui, d'après Pausanias<sup>2</sup> précédait immédiatement le mur de la citadelle. Les ruines *c*, *e*, *f* sont probablement des restes du temple de Despœna, du Mégaron, et du temple de Diane Hégémone; *g* est une base carrée d'assez grandes dimensions. A dix minutes à peu près à l'est de la citadelle s'élève une colline isolée et pointue, qui porte une chapelle de Saint-Élie, avec plusieurs blocs antiques, et quatre fûts de colonnes sans cannelures. Ce doit être la position du temple de Mercure Acacésios. D'après Pausanias, il était à quatre stades de Lycosoura, et dominait, du haut d'une colline, la ville d'Acacésion. Au nord-ouest de la colline nous passâmes devant une vaste citerne ayant seize pas de long et sept pas de large, construite de

<sup>1</sup> Paus. l. VIII, c. xxxix. — <sup>2</sup> L. VIII, c. xxxix.



grandes pierres de forme irrégulière, et couverte d'un enduit; elle était remplie d'eau.

Par de jolies collines plantées de vignes et ombragées de bosquets de chênes, nous gagnâmes d'abord le petit village de Delihassan, où commence la vaste plaine de Mégalopolis, et une heure et dix minutes après avoir quitté Lycosoura, nous traversâmes l'Alphée, qui a peu d'eau à cet endroit, et qui, d'après Pausanias<sup>1</sup>, est en effet à vingt stades de Lycosoura. Le voyageur dit que la même distance sépare le fleuve de Mégalopolis; mais nous mîmes une heure et demie pour atteindre Sinano, village de mesquine apparence, qui occupe un petit coin au sud de la ville ancienne, et qu'on ne distingue, à plusieurs lieues de distance, que par un grand cyprès qui semble s'élever seul au-dessus de la plaine déserte.

Pausanias<sup>2</sup> représente Mégalopolis comme *dépouillée de son ancienne opulence et de ses anciens ornements, et n'offrant plus qu'un tas de ruines*. Si, du temps de Strabon<sup>3</sup>, et même du temps du poète comique qu'il cite, *la grande ville n'était qu'un grand désert*, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'aujourd'hui tout y soit dévasté, et qu'il reste à peine quelques pierres éparses sur le sol, pour indiquer la position d'une ville qui faisait l'orgueil d'Épaminondas; aussi est-il très-difficile de s'y orienter; et, malgré les efforts de M. Ross<sup>4</sup> et de M. Curtius<sup>5</sup>, pour en restaurer la topographie, je ne crois pas inutile d'indiquer ici les observations que j'y ai pu faire moi-même, et qui m'ont souvent conduit à des résultats différents de ceux qu'ont obtenus les savants voyageurs.

Dans le village de Sinano, je n'ai vu d'autres restes de l'an-

<sup>1</sup> L. VIII, c. xxxvi.

<sup>2</sup> L. VIII, c. xxxiii.

<sup>3</sup> P. 388.

<sup>4</sup> Ross, *Reisen und Reiser*. p. 74 et suiv.

<sup>5</sup> Curtius, *Peloponnesos*, t. I, p. 281 et suiv. et pl. V.



tiquité qu'un torse de femme et l'inscription bilingue publiée dans le *Corpus inscriptionum græcarum*, sous le n° 1537<sup>1</sup>. Elle est employée comme dalle devant la porte de la petite église du village.

Une demi-heure de marche dans la plaine, en remontant vers le nord, nous conduisit au théâtre, qui, au milieu de cette grande dévastation, offre, de la position de l'ancienne ville, un indice incontestable autour duquel se groupent le peu de ruines visibles qui en restent. Je joins ici une esquisse de la position de toutes celles que nous avons pu observer (pl. VIII).

M. Ross et, avec lui, M. Curtius, font pénétrer Pausanias dans la ville par une porte à l'ouest. Je crois le contraire. L'auteur commence sa description par la rivière d'Hélisson (aujourd'hui la Davia), qui traversait la ville, et dont il suit le cours depuis sa source jusqu'à son embouchure. Il cite, aussitôt après, le temple de *Neptune épopte*, comme situé déjà tout près de la ville (*πλησίον δὲ ἤδη τῆς πόλεως*). De là il passe au *marché*, et dit qu'il occupait la rive septentrionale de la rivière, ou qu'il était situé à droite, non pas *en remontant le fleuve*, comme a traduit Clavier, mais, au contraire, en le descendant (*ἐν μέρει τῷ πρὸς ἄρκτους, δεξιῶν δὲ κατὰ τὸ μετέωρον τοῦ ποταμοῦ*). Il me paraît évident, d'après ce passage, que Pausanias traverse la ville en suivant la même direction que l'Hélisson.

D'après cela, on pourrait peut-être voir le temple de Neptune à la position *i*, qui est une église en ruines, construite de blocs antiques. Quelques-uns, reconnaissables à leur forme et creusés jusqu'à une certaine profondeur, avec un rebord en arrière (■), ne sont autre chose que des gradins du théâtre; d'autres appartenaient à une frise. Nous y vîmes aussi

<sup>1</sup> Voy. aussi Le Bas, *Inscr. de Morée*, t. I, n° 10, p. 43 et suiv.



une stèle sépulcrale, surmontée d'un fronton, avec une inscription effacée. Quelques-uns de ces fragments peuvent cependant aussi provenir d'une ruine qu'on voit un peu plus à l'est (au point *u*). Le temple peut avoir été dans l'une ou l'autre de ces deux positions, à moins qu'on ne préfère le placer à *μ*, sur une colline régulièrement circulaire, très-probablement artificielle, que nous avons rencontrée aussitôt après avoir traversé la rivière à *λ*. M. Curtius veut y voir la colline Scoleitas, qui avait sur son sommet la statue de Pan; mais le Scoleitas, aussi bien que la fontaine qui y prenait sa source, était en dedans des murs (*καὶ ὁ λόφος οὗτος τοῦ τείχους ἐστὶν ἐντός*); nous avons, au contraire, rencontré des traces assez considérables du mur d'enceinte, avec une tour carrée, à l'ouest de la colline, aussi bien que du petit ravin *w*, que M. Ross croit être le Scoleitas. Ces traces sont à *vv*, et se prolongent aussi, à l'autre bord du ruisseau, à *ζ*.

Le premier objet que Pausanias décrit aussitôt après avoir pénétré dans la ville, est le marché, et, dans le marché, le temple de Jupiter Lycien. M. Curtius propose une disposition très-régulière de l'Agora. Pour ma part, je me bornerai à signaler les traces qu'on voit sur le sol. En nous dirigeant du mur *w* vers l'ouest, nous rencontrâmes tout d'abord, à *ο*, des monceaux de pierres qui indiquent des habitations antiques, et au-dessous, à *ξ*, un fût de colonne cannelée. Un peu plus loin, à *π*, nous vîmes une ruine avec beaucoup de grandes colonnes, les unes cannelées, les autres sans cannelures. C'est peut-être celles du sanctuaire sans portes de Jupiter<sup>1</sup>. A côté, à *ρ*, est une architrave dorique, ornée d'un filet et de gouttes.

Un peu vers le nord-ouest, à *σ*, est un monceau de ruines

<sup>1</sup> *Περίβολος δὲ ἐστὶν ἐν ταύτῃ [τῇ ἀγορᾷ] λίθων καὶ ἱερὸν Λυκαίου Διός. Ἔσοδος*

Excursion en Arcadie.

*δ' ἐς αὐτὸ οὐκ ἐστὶ. Τὰ γὰρ ἐντός ἐστὶ σύνοπια. (Paus. I. VIII, c. xxxi.)*



composé de grands blocs, de beaucoup de colonnes, cannelées ou non cannelées, ayant de diamètre 0<sup>m</sup>,74. Cette ruine correspondrait assez à la position du temple de la mère des dieux, dont il ne restait que les colonnes du temps de Pausanias. Il était situé à droite (ἐν δεξιᾷ, vers le nord) de la statue d'Apolon, qui, elle-même, était érigée devant le temple de Jupiter (πρὸ τοῦ τεμένους), vers l'ouest.

A τ, vis-à-vis de σ, des murs de substruction, régulièrement bâtis et conservés à toute la hauteur de la rive, qui est ici assez élevée, indiqueraient assez la position d'un pont exactement en face du théâtre, auquel il était probablement uni par un portique. Dans ce mur, on voit une pierre creuse, en forme de gouttière, qui servait probablement à faire couler dans la rivière les eaux pluviales du pont et des édifices qui environnaient le marché.

Un peu au nord-ouest du pont, à φ, un tas de colonnes, ayant aussi 0<sup>m</sup>,74 de diamètre, et dont quelques-unes sont éparses au bord de la rivière, appartenaient peut-être au portique Myrrhopolis, qui, d'après Pausanias, dépendait aussi du marché, mais qui avait été construit après les autres édifices qui composaient ce quartier, lors de la victoire du tyran Aristodème sur Acrotate, fils de Cléomène.

A partir de la ruine σ, le terrain forme une terrasse qui s'étend parallèlement à la rivière pendant un certain espace; elle tourne ensuite droit au nord, et puis à l'ouest. Au milieu de cette terrasse, à χ, sont quelques colonnes cannelées en place, et à côté, à ψ, plusieurs colonnes d'un grand édifice, couchées en ligne, et ayant évidemment servi à quelque usage différent de leur destination primitive. Je voudrais placer là le portique de Philippe, avec le temple d'Hermès Acaésios, le dieu de Lycosoura, dont il ne restait presque aucune

trace du temps de Pausanias. Ce portique est situé immédiatement après le temple de la Mère des dieux.

A ω, où elle continue en retraite dans son ancienne direction, la terrasse est soutenue par un mur de substruction, devant lequel on voit plusieurs fûts de colonnes, dont les unes, non cannelées, ont 0<sup>m</sup>,3 de diamètre, les autres, cannelées, et ayant, jusqu'au milieu de leur hauteur, des baguettes rondes entre les cannelures; enfin, un chapiteau dorique et une base ionique. Cette position était, selon toute probabilité, celle du *petit portique*, qui était contigu à celui de Philippe, et qui contenait les archives déposées dans six chambres<sup>1</sup>.

Les autres édifices dont parle Pausanias, après avoir cité les archives, doivent être cherchés entre Θ et Κ. On n'en voit aujourd'hui aucune trace; mais des fouilles pourraient ne pas y être sans résultat. En effet, derrière le temple de Jupiter Lycien était la colonne qui portait la statue de Polybe, et, à gauche, vers Θ, la maison du sénat.

Aussitôt après, Pausanias cite le portique d'Aristandre, ayant à son extrémité orientale le sanctuaire de Jupiter Sauveur, à l'autre extrémité une enceinte consacrée aux Grandes Déesses. Ce portique était probablement parallèle à celui de Philippe, formant le côté septentrional de l'Agora.

A l'ouest de ω il y a deux collines (Ε et Δ), du milieu desquelles sort un filet d'eau qui se jette dans l'Héllisson. Ce sont sans doute celles que Pausanias place *derrière*, probablement au nord-ouest du portique de Philippe, et dont l'une portait le temple de Minerve Polias, l'autre celui de Junon Téléia<sup>2</sup>. Le ruisseau qui coulait au pied de ces collines était le Bathyl-

<sup>1</sup> Ταύτης ἔχεται τῆς Φιλιππείου μέγεθος ἀποδέουσα ἑτέρα σιόα. Μεγαλοπολίταις δὲ αὐτόθι ὠκοδομημένα ἐστὶ τὰ ἀρχεῖα, ἀριθμὸν οἰκήματα ἕξ. (Paus. I. VIII, c. xxxi.)

<sup>2</sup> Τῆς σιόας δὲ ἦν ἀπὸ τοῦ Μακεδόνοσ Φιλίππου καλοῦσι, ταύτης εἰσι δύο ὀπισθεν λόφοι, οὐκ ἐς ὑψος ἀνήκοντες. (Paus. I. VIII, c. xxxi.)



los<sup>1</sup>. Ces collines ont, sur leurs sommets, des ruines que M. Ross<sup>2</sup> a aussi vues.

Le long de la rivière, à gauche du Bathyllos, il existe un pan de mur antique (Z) qui pouvait bien faire partie du portique des archives ou du temple de la Fortune, situé derrière les archives<sup>3</sup>.

Au delà du Bathyllos, nous avons rencontré une autre ruine, ombragée par un grand arbre, à H. Elle indique peut-être la position du gymnase, qui était contigu à l'Agora, mais situé plus à l'occident<sup>4</sup>.

Parvenus à ce point, nous passâmes la rivière. La première ruine que nous rencontrâmes sur la rive gauche est une église (α') toute construite de degrés arrachés au théâtre. De là jusqu'au théâtre nous ne vîmes rien qui fût digne de fixer notre attention. Pausanias, qui, à mon avis, suivit la même route que nous, ne cite non plus aucun monument depuis le point où il passa du quartier septentrional à la partie méridionale de la ville, jusqu'au moment où il arriva au théâtre, dont il dit que c'était le plus grand de la Grèce (A). D'après Leake, le petit diamètre de ce monument est de 480'. La cavée, tournée vers le nord, et ayant son diamètre parallèle à l'Héliston, s'appuie sur une élévation qui paraît être naturelle. Son revêtement de gradins a été arraché pour servir à la construction de plusieurs édifices des temps byzantins, et toute sa surface inclinée est couverte d'épaisses broussailles. Les deux extrémités de la cavée sont soutenues par des murailles en grandes pierres de taille, formant deux étages, dont le plus élevé est en retraite de quelques pieds sur l'étage inférieur. Sur les prolon-

<sup>1</sup> Ὑπὸ τούτῳ τῷ λόφῳ Βάθυλλος καλουμένη πηγή. (Paus. I. VIII, c. xxxi.)

<sup>2</sup> Ouvr. cité, p. 77.

<sup>3</sup> Τῶν ἀρχείων δὲ ὀπισθεν ναὸς Τύχης. (Paus. I. VIII, c. xxx.)

<sup>4</sup> Τῇ ἀγορᾷ συνεχῆς, καθ' ἡλίου δυσμᾶς.

gements de ses deux côtés nous avons vu deux pans de murs antiques (ε et ε') faisant sans doute partie de l'enceinte de l'édifice, et particulièrement des constructions de la scène. Pausanias vit, dans l'intérieur du théâtre, une fontaine. On ne la voit plus; mais le sol de l'orchestre est marécageux, et M. Ross le trouva aussi dans cette position au mois de mai<sup>1</sup>.

Au-dessous du théâtre, vers la rivière, s'ouvre, à Β, un espace creux semi-circulaire, ressemblant lui-même à un théâtre. Ce doit être le Thersilion, lieu disposé pour les séances du conseil des dix mille Arcadiens. Il était tout près (οὐ πόρρω) du théâtre, et Pausanias n'en vit plus que les fondations. Leake, qui n'avait pas aperçu cette position, croit que les dix mille s'assemblaient dans le théâtre, parce que le lieu de leur réunion devait être *a theatre shaped edifice*. A son avis, le Thersilion n'était qu'un appendice du théâtre, et il croit en reconnaître les restes dans les ruines qui, en réalité, appartenaient à la scène.

A environ cent pas à l'est du théâtre, une fontaine jaillit du fond d'un petit ravin qui se termine en demi-cercle (à Γ). Ce ravin doit avoir été l'emplacement d'un stade, dont il a complètement la forme. Après le théâtre, et tout près du Thersilion, Pausanias cite d'abord la maison construite pour Alexandre, ensuite quelques restes peu apparents d'un sanctuaire d'Apollon et des Muses, les ruines d'un temple de Vénus, et, à peu de distance, un autre dédié à Mars. *Au-dessus* de ce temple, et près du théâtre, était, dit-il, le stade, où jaillit une fontaine consacrée à Bacchus<sup>2</sup>. M. Ross a observé cette position; mais Leake dit<sup>3</sup>: « Nor could I discover any vestiges of the stadium. » Une ruine qu'on voit un peu plus loin et au delà du stade, à α, pro-

<sup>1</sup> Ouvr. cité, p. 74.

<sup>2</sup> Πεποιήται δὲ καὶ στάδιον ὑπὲρ τῆς Ἀφροδίτης, τῇ μὲν ἐπὶ τὸ θέατρον καθῆ-

κον· καὶ κρήνη σφίσιω ἐστὶν αὐτόθι, ἣν ἱερὰν Διονύσου νομίζουσι. (Paus. l. VIII, c: XXXII.)

<sup>3</sup> Mor. t. II, p. 39.



vient peut-être du temple de Vénus. A l'autre extrémité du stade, Pausanias aperçut quelques restes d'un temple de Bacchus, que la foudre avait détruit deux générations avant lui. Il n'en reste aucune trace; cependant M. Ross dit avoir observé, entre l'extrémité septentrionale du stade et le théâtre, un piédestal carré, qu'il attribue au temple de Vénus, et plus près de la rivière, au-dessous du stade, un autre piédestal rond, qu'il prend pour l'autel de Mars, et qu'on pourrait, avec plus de raison, je crois, attribuer au temple de Bacchus.

Pausanias, avançant toujours vers l'orient, dit que, *plus à l'est*<sup>1</sup>, il y a une colline avec un temple de Diane Agrotère. Cette colline existe en effet à ζ; elle est isolée, et il est facile de voir qu'elle portait un édifice.

A droite du temple d'Agrotère, dit Pausanias<sup>2</sup>, il y a un temple d'Esculape. Si, pour s'orienter, il se tournait vers le cours de la rivière ou vers l'entrée du temple, la droite était tournée vers le nord, et le temple d'Esculape pouvait être à la position occupée par la ruine assez apparente γ. Plus à l'est, et plus vers la rive du ruisseau, une autre petite ruine δ pourrait être le sanctuaire d'Apollon et de Minerve qu'on rencontrait en descendant<sup>3</sup>, à moins qu'on ne doive plutôt chercher ce monument sur la colline même. Un peu plus loin, à ε, on voit une autre ruine, peut-être une enceinte, qui embrassait ces deux édifices.

Immédiatement après nous arrivâmes sur le mur de la ville, (à ζ), qui conserve encore en cet endroit une tour carrée. Leake dit avoir vu une partie du mur et du fossé à Sinano, et ne connaît pas d'autre trace d'enceinte ancienne. Aussitôt après le mur, (à η), s'offre une ruine que je prendrais volontiers pour le temple de Neptune Enfant. Pausanias dit qu'il est situé au-

<sup>1</sup> Πρὸς ἀνίσχοντα ἡλίον. (L. VIII, c. xxxii.) — <sup>2</sup> Τῆς δὲ Ἀγροτέρας ἐστὶν ἐν δεξιᾷ. (Ibid.)  
— <sup>3</sup> Ἐστὶ δὲ ὑποκαταβαίνοντι. (Ibid.)

dessus de la colline<sup>1</sup>, au bord d'une fontaine<sup>2</sup>. La ruine en question est en effet sur le bord du ravin M.

C'est là que Pausanias finit sa tournée, car il était revenu, d'après ma manière de le comprendre, à son point de départ. C'est ce que nous fîmes à notre tour. Excepté une ruine romaine, à Θ, nous ne vîmes plus rien de digne de remarque sur cette rive, et nous passâmes la rivière à sec au point λ.

Des médailles byzantines, qui sont souvent recueillies dans ces ruines, prouvent que Mégalopolis, malgré sa décadence, n'avait pas cessé d'être habitée jusqu'au temps du bas empire.

Nous partîmes de Mégalopolis dans l'intention de nous rendre à Méthydrion, par la route que Pausanias trace avec tant de détails<sup>3</sup>. Il lui attribue une longueur de cent soixante et dix stades (pl. IX, 1).

A treize stades de la ville, il cite un endroit dit *Sciatis*.

A la distance de dix stades encore, il passa par la position de la ville de Tricolônes, dont il ne restait plus qu'un temple de Neptune, sur une colline, au milieu d'un bosquet. Là, le chemin se bifurquait : à gauche<sup>4</sup>, il menait à Hypsos; à droite<sup>5</sup>, une montée roide, qui, d'après la distance générale, devait être de quarante-cinq stades, mena le voyageur à une fontaine appelée *Crounes* (Κρουνοί).

De là, après une distance de trente stades, il parvint au tumulus de Callisto, planté d'arbres, tant sauvages que cultivés, et portant à son sommet un temple de Diane Calliste.

A vingt-cinq stades au delà, il rencontra l'endroit appelé *Anémosa* et la montagne Phalanthos, avec les ruines d'une ville du même nom.

<sup>1</sup> Ὑπὸ τὸν λόφον τοῦτον. (Paus. I. VIII, c. xxxii.)

<sup>2</sup> Τοῦτου δὲ ἐστὶ πηγή τοῦ ἱεροῦ πλησίον, καὶ ἀπ' αὐτῆς ὁ Ἐλισσῶν τὸ ὕδωρ δέ-

χεται κατερχόμενον. (L. VIII, c. xxxii.)

<sup>3</sup> L. VIII, c. xxxv.

<sup>4</sup> Eis ἀριστεράν. (Ibid.)

<sup>5</sup> Τρικολώνων ἐν δεξιᾷ. (Ibid.)



Au-dessous de la montagne s'étendait une plaine qui portait le nom de *Polos*, et ensuite venait l'endroit appelé *Schænunte*, et, tout près, un autre portant le nom de *Carrière d'Atalante*.

De là Pausanias arriva à Méthydrion, situé entre deux rivières, le Malætas et le Mylaon. Cette ville était à la distance de cent trente-sept stades de Tricolônes.

La plaine de Mégalopolis est un large bassin, qui, de tous les côtés, est entouré de montagnes. La route qui mène à Vytina, l'endroit le plus proche de l'ancienne position de Méthydrion, doit traverser celles qui bordent ce bassin vers le nord. Un peu plus d'une demi-heure après avoir quitté Sinano, nous franchîmes l'Héliston et nous passâmes devant la ruine de l'église de Saint-Athanase, construite de matériaux antiques et ombragée de deux chênes vénérables (pl. IX, 2).

Dix minutes après, nous traversâmes un petit ruisseau bordé de platanes. C'est l'Aminios, qui, d'après Pausanias<sup>1</sup>, se jetait dans l'Héliston, peu avant la jonction de celui-ci avec l'Alphée. Il baigne le pied d'une colline qui porte à son sommet le village de Kerkéri, au lieu sans doute qu'occupait autrefois la ville de Thœnos, car Pausanias nous apprend qu'elle était située sur le sommet d'une colline, au pied de laquelle passait l'Aminios.

Une demi-heure après, nous passâmes un autre cours d'eau appelé *Langadia*, et coulant également sous des platanes. C'est le Brenthéates, qui traversait la route de Gortys à Mégalopolis, et, un quart d'heure après, se jetait dans l'Alphée, à la distance de trois heures de Gortys<sup>2</sup>.

Après un quart d'heure de marche, nous vîmes, à notre gauche, le village de Zounati, et, vingt minutes plus tard, nous rencontrâmes, à droite de la route, une vaste enceinte carrée,

<sup>1</sup> L. VIII, c. xxix. — <sup>2</sup> Paus. l. VIII, c. xxviii.



composée de deux assises de grandes pierres. Pendant vingt minutes à partir de ce point, le sol paraît tout couvert de tas de pierres provenant d'habitations antiques et jonché de briques. On pourrait prendre ce site pour celui de l'ancienne ville de Charisie, car les soixante et quinze minutes qui séparent l'Héllisson de ce point répondent assez aux vingt-trois stades que Pausanias compte entre cette ville et Mégalopolis. Mais si la porte septentrionale de Mégalopolis était à dix stades encore au delà de la rivière, ce soubassement pourrait bien être celui du temple de Diane Sciatis. Une demi-heure plus loin, nous arrivâmes au pied d'une haute colline, prolongement du mont Rapouni. Elle est surmontée du village de Péristéρι, d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la plaine de Mégalopolis, la vallée et la ville de Caryténa, et toutes les montagnes qui entourent le bassin. Au nord-ouest de cette colline, nous en gravâmes une autre qui porte à son sommet une petite église byzantine du style le plus ancien, et, plus encore vers l'ouest, une troisième colline est couverte d'un grand nombre de tas de pierres antiques. Cette position devrait être celle de Tricolônes, tirant son nom des trois collines.

Nous aperçûmes bientôt, dans le rocher, des traces évidentes d'une route ancienne, et, ayant laissé à gauche le village de Syrna, que n'indique pas la carte française, et, sur une hauteur, les ruines d'une église construite de matériaux antiques, nous arrivâmes, une demi-heure après Péristéρι, à un endroit où les sentiers de la montagne se divisent. Celui à droite mène à Vytina, celui à gauche s'engage dans un ravin et conduit à Stemnitza, qui occupe peut-être la position de l'ancienne Hypsunte. Les traces des roues, sur le rocher horizontal, continuent jusqu'à ce point, et notre guide nous assura qu'on peut les suivre sur la route de Stemnitza.



Nous continuâmes encore à monter pendant une demi-heure. Nous nous engageâmes ensuite dans un vallon étroit et entouré de tous côtés de montagnes, mais dont les eaux coulaient encore au sud. A un peu plus d'une demi-heure de cet endroit, le vallon s'élargit et forme une plaine. On a trouvé à l'entrée un puits dont les flancs sont revêtus d'une maçonnerie antique. De ce point, la route continue à monter doucement pendant trois quarts d'heure.

Cinq minutes après avoir atteint le point culminant, un embranchement du chemin se dirige à gauche, entre les monts Rapouni et Roudia, vers Stemnitza; un autre, à droite, serpente sur les hauteurs et vient aboutir à Nemnitza.

Dix minutes plus loin, nous passâmes devant une fontaine qui jaillit du flanc de la montagne, à droite de la route.

Une demi-heure après, nous vîmes à notre gauche deux ou trois collines coniques, qui pourraient être prises pour des tumulus, et où nous espérions reconnaître celui de Callisto; mais une inspection attentive nous convainquit que c'étaient des hauteurs naturelles.

A un quart d'heure au delà nous vîmes une fontaine jaillissant du rocher à notre gauche, et bientôt après nous atteignîmes une position dite *Hepta Psomia* (les sept pains), d'où une route à gauche se dirige droit sur Stemnitza. Nous voyions devant nous se dresser à l'horizon le sommet du Cyllène.

Dix minutes plus loin, nous passâmes devant quelques ruines d'habitations antiques, et, un quart d'heure après, nous vîmes à notre gauche, sur une colline boisée, au haut d'un rocher escarpé, le village de Voulsinico, que la carte française nomme *Garsénico*. De ce point, nous commençâmes à suivre le cours d'une rivière qui passe devant Méthydrion, et, dix minutes après, nous passâmes sous le village de Pyrgaki, qui, pendant



l'automne et l'hiver, est abandonné par ses habitants; puis devant une fontaine abondante, qui coule par cinq bouches au-dessous du village. Sur l'autre côté du ravin s'élève, au milieu de belles plantations, le monastère de Saint-Théodore. Vingt minutes après nous étions à Méthydrion.

De tous ces détails, minutieusement observés depuis Mégalo-  
lopolis jusqu'à Méthydrion, il résulte clairement que nous n'avions pas suivi la même route que Pausanias. Tricolônes était à trente-trois stades de Mégalo-  
lopolis, et de Sinano à Palamari nous avons mis deux heures et demie, qui correspondent à soixante et quinze stades. Depuis Tricolônes, Pausanias monte jusqu'à Crouni et descend ensuite de l'autre côté jusqu'au tumulus de Callisto. La montée devait être de quarante-cinq stades, car, d'après son itinéraire, il parcourut cent stades de Tricolônes jusqu'à la ville d'Anémose, tandis qu'il y en avait trente de Crouni au tumulus de Callisto, et vingt-cinq de ce tumulus jusqu'à Anémose. Nous mêmes, au contraire, trois heures, ce qui correspond à soixante stades, depuis Péristéρι jusqu'au point où nous cessâmes de monter pour suivre la pente opposée de la montagne. La phrase de Pausanias est conçue ainsi : Σταδίου δὲ αὐτόθεν [ἐκ τοῦ σωροῦ] μὲν πέντε καὶ εἴκοσι, Τρικολώνων δὲ ἑκατὸν τοὺς σύμπαντας [Ἄνεμῶσα] ἐπὶ γε τοῦ Ἐλισσῶντος, κατὰ δὲ τὴν εὐθείαν Μεθυδρίου (αὕτη γὰρ δὲ ἐκ Τρικολώνων ἔτι λείπεται) Ἄνεμῶσά τέ ἐστι χωρίον. Quelques commentateurs ont compris l'expression un peu embarrassante de ἐπὶ γε τοῦ Ἐλισσῶντος, comme indiquant une distance de cent stades depuis Mégalo-  
lopolis jusqu'à Anémose; mais cette interprétation nous serait encore plus désavantageuse, car elle ne laisserait que douze stades entre Tricolônes et Crouni. Elle est, du reste, également inadmissible, par la raison que, sur aucun point de la montagne,



la descente ne saurait commencer à une demi-heure à peine de son pied. Nous ne rencontrâmes nulle part une fontaine qui pût être celle que le périégète appelle *Crouni*, et le guide nous assura que ce n'est que près de Stemnitza, à un endroit appelé *Livadia*, qu'on voit une fontaine très-abondante. Nous ne vîmes non plus, sur toute la route, rien qui indiquât un tumulus. Enfin Pausanias compte quatre-vingt-douze stades depuis Crouni jusqu'à Méthydrion, et du point où nous commençâmes à descendre, jusqu'aux ruines de cette ville, nous ne mîmes que deux heures, qui n'équivalent pas à plus de quarante stades.

Pausanias a donc évidemment suivi une autre route plus à l'est. Il aura passé, par exemple, par Hagia Moni. Sa direction ne pouvait pas être à l'ouest de la nôtre; car, dans ce cas, au lieu de passer à l'est de la montagne de Rapouni, il eût été forcé d'en suivre le pied occidental, ce qui, le menant à Stemnitza, l'éloignait trop de son chemin et rejetait en même temps Hypsunte au delà du Gortynios, que Pausanias n'a pas traversé pour s'y rendre. Dans la division actuelle du royaume de Grèce, c'est à Stemnitza qu'on a donné le nom de *dème de Tricolônes*, à cause d'une ruine antique qui existe en cet endroit. Mais cette dénomination est évidemment fautive, et ne répond ni à la position de Tricolônes, ni à sa distance de Mégalopolis, telle que Pausanias nous la donne. Stemnitza, nous l'avons dit, serait plutôt Hypsunte. A quinze stades de Tricolônes, le périégète, se dirigeant vers le nord-ouest, rencontre les ruines de Zoëtie. Si nous plaçons Tricolônes à Hagia Moni, Zoëtie serait plus haut que Caratoula. Dix stades après, il indique les ruines de Parorie, vers Palamari, et quinze stades au delà de celles de Thyraëon, peut-être à Psári, d'où il pénètre dans les montagnes, et arrive à Hypsunte à travers une contrée montueuse



et hantée par les bêtes sauvages<sup>1</sup>. Les anciennes ornières que nous avons rencontrées, jusqu'à une demi-heure au delà de Péristéri, appartiennent peut-être à la route qui menait de Tricolônes à Hypsunte, et que la nôtre aura traversée et suivie pendant quelque temps.

Tricolônes étant à Hagia Moni, la fontaine Crouni, distante de quarante-cinq stades, serait située vers le point culminant de la montagne Rhenissa, d'où une descente de trente stades mènerait à peu près à Chrysovitzi. C'est vers cet endroit qu'on devrait chercher le tumulus de Callisto. Vingt-cinq stades encore mèneraient à Zibovisi, où devrait être située la ville d'Anémose, sur la rive de l'Héliston, à moins, toutefois, qu'il n'en faille chercher la position sur le sommet de Piana, qui s'élève au-dessus de cette rivière. Dans la phrase que j'ai citée plus haut<sup>2</sup>, on a voulu voir une autre route que Pausanias traçait entre Tricolônes et Méthydrion. Ce n'est point mon avis. Ce qu'il a voulu exprimer c'est qu'Anémose était la seule ville qui restât encore entre ces deux endroits, qu'elle était située sur l'Héliston et sur la ligne droite entre Tricolônes et Méthydrion, c'est-à-dire au point où cette rivière, qui fait de grands détours, se rapproche de cette ligne. D'Anémose enfin on atteindrait Méthydrion, soit par Alonisténa, soit par le ravin de Nemnitza. La ligne droite, à partir du point où je place Tricolônes, jusqu'à Méthydrion, est de cent trente stades. Les sept stades de plus que Pausanias donne à sa route peuvent être attribués aux sinuosités.

Méthydrion est une colline peu élevée, quoique Pausanias la nomme *κολωνὸς ὑψηλός*. Elle s'avance vers le nord et descend en précipices vers l'endroit où se joignent les deux rivières qui en baignent les flancs et auxquelles elle emprunte

<sup>1</sup> Ἡ δὲ Θυραίου τε καὶ Ὑψούντος μεταξὺ ὄρεινὴ πᾶσα ἐστὶ καὶ Θηριώδης. (Pausanias, l. VIII, c. xxxv.) — <sup>2</sup> Σταδίου δὲ..... ἐστὶ χωρίον. (Ci-dessus, p. 385.)



son nom. L'une vient du vallon de Pyrgaki, l'autre sort du vallon sauvage et aride de Nemnitza. Celle-ci est, à mon avis, le Molottos ou Malætas, que Pausanias nomme avant l'autre, par la raison que, comme j'ai essayé de le montrer, c'est de l'est qu'il arrive à Méthydrion. Le cours d'eau le plus occidental serait le Mylaôn, et, en effet, c'est celui des deux qui est le plus propre à faire tourner des moulins. Pausanias parle de la montagne Thaumasion, qui s'élevait au-dessus de la rivière Molottos<sup>1</sup>, et où il y avait une grotte consacrée à Rhéa. Je crois que c'est Saint-Élie qui s'élève au-dessus de Nemnitza, et où, au témoignage des habitants, il y a une grotte profonde.

La ville de Méthydrion ayant été abandonnée par ses habitants, qu'Épaminondas fit passer à Mégalopolis, ne conserve que peu de ruines. Les parties de ses murs qui sont encore debout, avec une tour carrée vers le sud et le sud-ouest, sont d'un très-beau style polygonal. (Voy. pl. X, 1.) Dans l'intérieur de l'enceinte, on ne voit aucun reste, pas même ces fragments de briques, qui indiquent toujours les lieux anciennement habités. Seulement, vers le milieu du côté occidental, au-dessus du Mylaôn, la colline s'exhausse et paraît recouvrir un tas de ruines. Une fouille en cet endroit mettrait peut-être au jour quelques traces du temple de Neptune Hippios, qui, d'après Pausanias, était en effet situé sur le Mylaôn<sup>2</sup>.

De Méthydrion, nous nous dirigeâmes vers le nord (pl. X, 2); et, ayant traversé les deux rivières qui baignent la ville au point de leur jonction, nous arrivâmes, après une heure de marche, à Vytina, ville moderne sans intérêt, et située, partie sur le haut d'une colline aride, partie au fond d'un vallon également dépourvu de végétation. A cette époque de l'année,

<sup>1</sup> Τὸ δὲ ὄρος τὸ Θαυμάσιον καλούμενον, κεῖται μὲν ὑπὲρ τὸν ποταμὸν τὸν Μολοτῖον. (L. VIII, c. xxxvi.) — <sup>2</sup> Ἐπὶ τῷ Μυλάονι. (Ibid.)



Vytina est abandonnée par ses habitants ; ils émigrent tous en masse, pour exercer, pendant l'hiver, leur industrie de menuisier sous les climats plus tempérés du littoral.

De Vytina, en marchant vers le nord, nous laissâmes, à quelques centaines de pas sur notre droite, une belle fontaine en marbre, construite pour l'usage de la ville. Ce ne peut pas être la Nymphasie, qui, d'après Pausanias, était à trente stades de Méthydrion. Une demi-heure plus loin, nous passâmes près du village de Granitza, arrosé par une fontaine abondante, qui correspond mieux à la distance de Nymphasie.

Devant nous, la vue s'ouvrait sur les monts Aroaniens. Notre but immédiat était de visiter Caphyæ; mais attirés par l'indication PK de la carte française, et pensant qu'à ce point nous pourrions reconnaître la limite des trois contrées de Mégalopolis, de Caphyæ et d'Orchomène, que Pausanias place à trente stades de Nymphasie, nous continuâmes vers le nord, le long du flanc occidental de la montagne d'Angélo-Castro, qui porte, sur son sommet élevé, la ruine d'un de ces castels d'où les barons français dominaient le pays.

A une heure et demie de Vytina, nous rencontrâmes une autre fontaine, jaillissant à droite de la route; mais elle est trop éloignée de Méthydrion pour être prise pour la Nymphasie. Une demi-heure au delà, après avoir traversé le Mylaôn, qui est, sur ce point, ombragé de platanes, nous gravâmes une petite hauteur et visitâmes la ruine indiquée par la carte française. C'est celle d'un château fort du temps de la domination des seigneurs français, probablement d'un fief d'Angélo-Castro. Il conserve ses murs et ses souterrains, mais n'offre aucun intérêt pour la topographie.

De là, au lieu de continuer à remonter la vallée vers le nord, nous nous dirigeâmes vers l'ouest, et, ayant tourné le pied



septentrional d'Angélo-Castro, nous entrâmes dans une vallée un peu plus élevée, qui se dirige d'abord vers le sud, et puis vers l'est, ayant à notre gauche le pan septentrional de Saint-Élie, le Thaumasion, ou plutôt le Phalanthos des anciens. Au point où nous vîmes, à notre droite, le village de Bézénico, au fond d'un ravin, la route se divise : celle qui continue vers le sud-est mène à Lévidi et à la plaine d'Orchomène; l'autre tourne au nord, et débouche bientôt dans la plaine Caphyatique. C'est à Bézénico que je crois devoir placer la triple limite mentionnée par Pausanias<sup>1</sup>. La province de Mégalopolis ne touchait aux deux autres qu'en tant qu'elle comprenait aussi Méthydrion, qui était borné à l'est, sans doute, par les sommets de Saint-Élie (Phalanthos) et de Castaniæ. La Caphyatide comprenait la plaine qui entourait immédiatement la ville de Caphyæ, et s'étendait, à l'ouest, jusqu'au sommet de Castaniæ; au sud, jusqu'aux hauteurs de Plésia et de Roussi, qui la séparaient de l'Orchoméne. Enfin celle-ci, comprenant les deux plaines d'Orchoméne, renfermait, à l'ouest, le versant oriental de Saint-Élie, et sa division méridionale s'étendait, au nord, jusqu'au versant méridional de la montagne de Plesia et de Roussi. Le petit plan topographique joint à ce mémoire (pl. X, 2) fera comprendre comment le point de Bézénico est le seul auquel les trois provinces puissent se toucher. Ce village est nommé, par Chalcondyle, *Pazéniké*. La distance de ce point, à la fontaine de Granitza est tout juste de trente stades.

Quatre heures et vingt minutes après avoir quitté Vytina, nous entrâmes dans la plaine Caphyatique par son extrémité sud-ouest. Non loin de l'entrée, nous rencontrâmes un rocher

<sup>1</sup> Μεθυδρίου δὲ ὡς τριάκοντα ἀπέχει  
στάδιους Νυμφασία πηγῆ· τοσοῦτοι δὲ ἀπὸ  
Νυμφασίας ἕτεροι πρὸς τοὺς Μεγαλοπολι-

τῶν εἰσι καὶ Ὀρχομενίων τε κοινοὺς καὶ Κα-  
φυατῶν ὄρους. (L. VIII, c. xxxvi.)



solé dans la plaine. Le pied de ce rocher était entouré d'un mur cyclopéen dont il reste des traces, et ses flancs avaient été taillés en niche et aplanis pour recevoir des statues. C'était, sans doute, un ouvrage avancé, à l'aide duquel les Caphyates défendaient le défilé important de Bézénico, l'une des portes de leur pays; c'était peut-être en même temps un sanctuaire. Je ne saurais cependant y voir, comme on l'a fait, le temple de Diane Cnacalésie; car Pausanias parle d'une *montagne Cnacalos*, et il ne pouvait donner un pareil nom à ce rocher.

La plaine de Caphyæ est un carré long qui se dirige du sud-ouest au nord-ouest. A l'ouest, elle est bordée par la montagne de Castania, qui est peut-être le Cnacalos; à l'est, par le mont Ologyrto (mont Caroumbalo); au sud, par les hauteurs d'Orchomène (Plésia et Roussi); et au nord, par le mont Sciathis, qui la sépare du lac Phénée, et qui, s'avancant par une langue vers le sud, coupe la plaine en deux. Une grande partie de son étendue est souvent sous l'eau; mais, au moment de l'année où nous la traversions, elle était cultivée et couverte de riches pâturages. Dans l'angle formé par les deux montagnes Castania et Sciathis, le village Chotousa est situé sur une élévation.

M. Leake<sup>1</sup> dit : « At Khotusa, which stands near the edge of « the lake, there is a small insulated height, upon which are « some remains of the walls of Caphyæ. » Sur cette indication, nous nous dirigeâmes vers la seule colline qui se détache du flanc des montagnes vers la partie septentrionale, et s'avance dans la plaine. Nous vîmes, au pied de cette colline, un grand bassin circulaire, et quelques saules qui croissent dans un marais. Le sommet en est couronné par une église en ruines; mais, sur ses flancs pierreux, on ne voit pas la moindre

<sup>1</sup> *Mor.* t. III, p. 103.



trace de constructions antiques. Toutefois, de ce point, nous pûmes distinguer, avec la longue-vue, des ruines éparses, non sur une hauteur, mais dans la plaine même, immédiatement au-dessous de Chotousa. Nous nous y rendîmes, et nous y trouvâmes des fondations de murs, des colonnes, des chapiteaux en assez grand nombre, pour ne nous laisser aucun doute que nous étions sur l'emplacement même de la ville de Caphyæ, et qu'une fouille en cet endroit pourrait être des plus fructueuses. Cette position de Caphyæ répond exactement à la description de Pausanias : Τὸ μὲν δὴ πόλισμα ἐπὶ τοῦ πεδίου τῷ πέρατι ὄρων οὐκ ἄγαν ὑψηλῶν παρὰ τοῖς ποσὶν ἐστίν.

De Caphyæ nous voulions nous rendre à Orchomène; mais la plaine est traversée dans toute sa longueur par un ruisseau dont les bords sont marécageux et le plus souvent infranchissables. Pendant la guerre de l'indépendance, ils arrêterent toute l'armée égyptienne. Nous dûmes donc rebrousser chemin jusqu'au rocher fortifié, et nous gagnâmes le pied de la hauteur de Plésia, au point où l'eau du ruisseau s'engloutit, tout contre le rocher, dans des trous qui ressemblent à des puits naturels. Un de mes compagnons, ayant voulu passer plus haut que l'un de ces puits, faillit périr dans ce sol perfide. Force nous fut donc de suivre le sentier étroit et peu sûr qui monte sur le rocher. L'eau absorbée par ces gouffres coule souterrainement sous la montagne de Castania, et jaillit de nouveau, à l'ouest, pour former la rivière anciennement nommée *Tragos*, à l'endroit que Pausanias nomme *Rheunos*, au-dessous de Guiosi, village situé au sud-est de Chotousa, et qui a remplacé à peu près l'ancien Nasi<sup>1</sup>. Nasi, suivant le pé-

<sup>1</sup> Ὑδωρ..... πλήθει μὲν ὅσον τε εἶναι ποταμὸν, κατερχόμενον δὲ εἰς χάσμα γῆς, ἀνεισιν αὐθις παρὰ Νάσους καλουμένας. Τὸ δὲ χωρίον ἐνθα ἀνεισιν, ὀνομάζεται Ρεῦνος.

Ἀνατείλαντος δὲ ἐνταῦθα, τὸ ὕδωρ τὸ ἀπὸ τούτου παρέχεται ποταμὸν ἀέναον Τράγον. (Paus. I. VIII, c. XXIII.)

riégète, était à cinquante stades du Ladon<sup>1</sup>. C'est, en effet, à deux heures et demie de Guiosi, vers le nord-ouest, que sont situés les *Calyvia Philiotica*, sur la rivière de Dara, ou le Ladon, dont le Tragos était la source la plus occidentale.

Les fables italiques, qui font venir Énée à Orchomène, et qui font bâtir Caphyæ<sup>2</sup>, lui attribuent aussi de l'autorité sur Nasi<sup>3</sup>, et supposent qu'il y ensevelit ses filles<sup>4</sup>.

Après avoir dépassé le catabothron, nous continuâmes à cheminer tout près de la montagne, dont le pied plonge dans le marais. Deux heures après avoir quitté Caphyæ, et traversé le village de Rousi, nous atteignîmes Calpaki, village qui, situé sur le flanc méridional de la colline d'Orchomène, en domine la plaine supérieure. Cette colline était ceinte, à son sommet, d'un mur, dont il reste plusieurs pans, de construction régulière, et qui entourait la ville primitive<sup>5</sup>. Au milieu de cette enceinte, sur le point le plus élevé, il existe une tour d'une date postérieure, mais reposant sur des fondations helléniques. Sur le flanc occidental de la colline, nous vîmes une église entièrement construite de grandes pierres de taille, enlevées, probablement, aux murs de la ville. Autour d'une autre église, qui est au milieu du village, sont épars plusieurs débris de grands édifices en marbre, entre autres six chapiteaux doriques, qui ont le côté de l'abacus de plus d'un mètre de long. Ces restes sont ceux que Dodwel a aussi remarqués<sup>6</sup>. C'est là, et plus bas encore, et surtout sur le versant oriental, où l'on

<sup>1</sup> Ἀνελθὼν δὲ ἐκ Καφυσῶν ὅσον σταδίου ἐπὶ τὰ [jusqu'au sommet de la montagne], ἐπὶ Νάσου καλουμένους καταβήσῃ. Πεντήκοντα δὲ προελθόντι αὐτόθι σταδίου, ἐστὶν ὁ Λάδων. (L. VIII, c. xxxiii.)

<sup>2</sup> Τὰς καλουμένους Καφύσας.

<sup>3</sup> Καὶ τῇ νήσῳ λεγομένη, καίπερ οὐση μεσόχθονι, ὑπὸ τελεμάτων καὶ ποταμοῦ. (Den.

d'Halic. p. 123.) — <sup>4</sup> Ἰκετο δ' Ἀρκαδίην, Νήσω δ' ἐγκάτθετο παῖδας. (Agathyll. *Ibid.*)

<sup>5</sup> Ὀρχομενίοις δὲ ἡ προτέρα πόλις ἐπὶ ὄρους ἦν ἀκρὰ τῇ κορυφῇ, καὶ ἀγορᾶς τε καὶ τειχῶν ἐρείπια λείπεται. (Paus. I. VIII, c. xiii.)

<sup>6</sup> T. II, p. 426.



voit beaucoup de débris de briques et des tombeaux creusés dans le roc, que la ville s'était retirée du temps de Pausanias, qui cite sa fontaine remarquable et ses deux temples de Neptune et de Vénus<sup>1</sup>. La fontaine existe, encore aujourd'hui, au pied sud-est de la colline, et les ruines autour de l'église sont probablement celles de l'un de ces temples. La plaine qui s'étend devant le village est bordée, au nord, par la hauteur même d'Orchomène; à l'ouest, par une branche du Saint-Élie, qui porte le village de Lévidi; au sud, par un prolongement de cette même montagne, appelée anciennement *Anchisie*, d'Anchise, père d'Énée, qui avait été enterré à Orchomène<sup>2</sup>.

Dans l'une des vallées de cette partie de la montagne, peut-être à l'endroit où existe une chapelle de la Vierge, devait se trouver le temple de Diane Hymnie, que les Orchoméniens possédaient en commun avec les Mantinéens<sup>3</sup>. A l'est, la plaine est bordée par la montagne Arméni, l'ancien Trachy.

Entre la colline d'Orchomène et le mont Trachy, il ne reste qu'un défilé étroit, qui a toute l'apparence d'avoir été violemment déchiré par l'eau qui, de la plaine supérieure, s'est frayé un passage vers l'autre plaine d'Orchomène, qui est de cent pieds plus basse<sup>4</sup>. Des moulins, construits aux flancs de ce ravin, aujourd'hui, à la vérité, abandonnés, prouvent que l'eau y passe toujours, comme du temps de Pausanias, dans la saison pluvieuse. Cette autre plaine, qui s'étend au nord d'Orchomène, est vaste, mais, en grande partie, convertie en

<sup>1</sup> Τὴν δὲ ἐφ' ἡμῶν πόλιν ὑπὸ τὸν περιέσολον οἰκοῦσι τοῦ ἀρχαίου τείχους. Θεάς δὲ αὐτόθι ἀξία πηγὴ τε, ἀφ' ἧς ὑδρεύονται, καὶ Ποσειδῶνός ἐστι καὶ Ἀφροδίτης ἱερά, λίθου δὲ τὰ ἀγάλματα. (L. VIII, c. XIII.)

<sup>2</sup> Den. d'Halic. passage cité.

<sup>3</sup> Ἐν δὲ χώρᾳ τῇ Ὀρχομενίων, ἐν ἀριστέρᾳ τῆς ὁδοῦ τῆς ἀπ' Ἀγχισίων, ἐν ὑπλίῳ

τοῦ ὄρους, τὸ ἱερόν ἐστι τῆς Ὑμνίας Ἀρτέμιδος. Μέτεσσι δὲ αὐτοῦ καὶ Μαντινεῦσι. (Paus. l. VIII, c. XIII.)

<sup>4</sup> Ἐστὶ δὲ ἀπαντικρὺ τῆς πόλεως ὄρος Τραχύ. Τὸ δὲ ὕδωρ τὸ ἐκ τοῦ Θεοῦ διὰ χαράδρας ῥέον κοίλης μεταξὺ τῆς πόλεως καὶ Τραχέος ὄρους, κάτεισιν εἰς ἄλλο Ὀρχομένιον πεδῖον. (Id. *ibid.*)



marais <sup>1</sup>. Vers l'ouest, à l'endroit où les montagnes se rapprochent le plus, les Caphyates, dans leur sollicitude un peu égoïste pour la conservation de leur propre territoire, construisirent une digue qui refoulait, vers leur source, les eaux qui leur venaient de cette plaine des Orchoméniens. Aussi, l'eau que leur catabothron absorbait, et qui reparaisait à Nasi, avait-elle sa source en dehors de la digue <sup>2</sup>. Les habitants du pays m'ont, en effet, assuré que la plaine de Caphyæ n'est, aujourd'hui, submergée que lorsque les sources principales d'Orchomène coulent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Ces sources étaient les Tenies.

Descendus dans la plaine inférieure par le ravin ou lit de torrent dont je viens de parler, nous longeâmes le pied du mont Trachy à notre gauche pour éviter le marais. Nous arrivâmes bientôt à un large espace entouré d'un petit mur, et où, sur plusieurs points, l'eau jaillit avec grande force de la terre; ce sont là les Ténies <sup>3</sup>. Comme la partie de la plaine au-dessus de ce point se trouve dégagée de l'eau, nous quitâmes le mont Trachy pour nous diriger vers le nord-est, et, après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes de ces tas de pierres qui indiquent des habitations antiques. C'est, peut-être, la position d'Amilos, village situé à sept stades des Ténies, lequel existait du temps de Pausanias, et avait été anciennement une ville. Nous vîmes aussi dans la plaine, à notre gauche, un tumulus, qui est peut-être le tombeau du

<sup>1</sup> Τὸ δὲ πεδῖον τοῦτο μεγέθει μὲν μέγα, τὰ πλείω δὲ ἐστὶν αὐτοῦ λίμνη. (Pausan. l. VIII, c. xiii.)

<sup>2</sup> Ἐν τῷ πεδίῳ τῷ Καφυσῶν πεποιήται γῆς χῶμα, δι' οὗ ἀπείργεται τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ τῆς Ὀρχομενίας μὴ εἶναι Καφυσῶν βλάβος τῇ ἐνεργῳ̄. Κατὰ δὲ τὸ ἐκτὸς τοῦ χώματος

παρέξεισιν ὕδωρ ἄλλο, κ. τ. λ. (Pausan. l. VIII, c. xxiii.)

<sup>3</sup> Ἡ δὲ ἑτέρα τῶν ὁδῶν, διαβάντι τὸ ὕδωρ τὸ διὰ τῆς χαράδρας ῥέον ὑπὸ Τραχύ ἐστὶν ὄρος. Κατὰ δὲ τὴν ὁδὸν ταύτην . . . . . πηγαί τε εἰσι καλούμεναι Τενίαι (Id. ibid. c. xiii.)



tyran Aristocrate, le premier objet que Pausanias rencontra sur sa route.

De cette plaine, nous entrâmes dans la vallée étroite et longue de Candyla, qu'arrose une rivière aux bords ombragés. Laissant à notre droite le monastère du même nom, bâti à une hauteur considérable, dans le creux d'un rocher à pic, nous atteignîmes, une heure et demie après avoir quitté Orchomène, le village considérable de Candyli, situé au fond de la vallée, au-dessous de précipices effrayants, qui la bordent de deux côtés. A l'est, s'élève l'Ologyrτος comme un mur gigantesque. Il n'est traversé que de trois défilés, dont l'un, le Lycorrhœuma ou *ravin des loups*, passant au nord, entre cette montagne et le Sciathis, conduit à Stymphale; l'autre tourne à l'est et descend dans la vallée de Scotini; et le troisième, après avoir franchi les escarpements vers le sud, gagne, par une route des plus rudes et des plus difficiles, le village de Boujati. Un quatrième défilé traverse, enfin, les précipices du mont Saïta, qui ferme la vallée vers le nord-ouest et aboutit au lac Phénée, vers le village de Guioza, l'ancienne *Caryæ*. Candyli est situé exactement à l'endroit que Polybe<sup>1</sup> nomme *le pied de la Parorie*<sup>2</sup>, et où Philippe de Macédoine fut battu par les Étoliens. M. Leake<sup>3</sup> a tort de soutenir que l'aspect des lieux ne répond pas à la description de l'historien.

Nous suivîmes le défilé moyen de l'Ologyrτος entre ses deux sommets les plus élevés, dont l'un porte le nom de Saint-Élie, l'autre, plus au sud, celui de Saint-Constantin. Gell décrit cette route comme très-difficile, et prétend même qu'elle cesse au haut de la montée. La route est escarpée, il est vrai, mais moins qu'en d'autres parties de la Grèce, et nullement dangereuse. Nous en atteignîmes le point culminant après une heure

<sup>1</sup> Liv. IV, ch. VI et LVII. — <sup>2</sup> Πρόπους τῆς Παρορίας. — <sup>3</sup> Mor. t. III, p. 125 et suiv.



de marche. A notre droite s'élevait le sommet du Saint-Constantin, couronné, au dire des habitants, d'un castel franc, occupant peut-être la position de l'ancien fort d'Ologyrto, dont Cléomène se rendit maître au rapport de Plutarque<sup>1</sup>. De ce point nous découvrons, au loin, les montagnes de l'Attique, le Pentélique et l'Hymète, et, sous nos pieds, s'ouvrait le valon étroit et profond de Scotini, qui rappelle le nom de la montagne Sciathis et la fête des Sciéries, célébrée à Alée en l'honneur de Bacchus<sup>2</sup>.

Trois quarts d'heure d'une route ombragée de grands arbres nous conduisirent au fond de la vallée, où la rivière de Scotini est engloutie par une catabothron, pour reparaître probablement aux Ténies. Au bord de cette rivière, et sur le flanc méridional du mont Skipietza, est situé le village de Scotini, dans une position très-agréable, au milieu de vergers d'arbres fruitiers. Vingt minutes plus loin, au pied de la même montagne, nous observâmes des substructions antiques composées de très-grands blocs irréguliers. Gell les désigne comme des *ruines homériques*. C'étaient, ou de gigantesques enclos de champs, ou des substructions de terrasses qui soutenaient, sur le flanc de la montagne, le terrain arable, ou, enfin, les restes de quelque village antique des plus considérables. Ces ruines, alternant avec des tas de pierres antiques, continuent jusqu'à l'endroit où cette vallée, qui se dirige de l'ouest à l'est, débouche dans une autre, qui va du nord au midi.

Notre premier soin fut de visiter les ruines d'Alée, que la commission française a été la première à indiquer, et que Gell place à une heure un quart de Scotini. Sortis de la vallée à laquelle ce village donne son nom, nous tournâmes à droite ou vers le sud. A notre droite, nous avions l'Ologyrto; à notre

<sup>1</sup> *Vie de Cléom.* ch. xxvi. — <sup>2</sup> Paus. l. VIII, c. xxiii.



gauche, la montagne qui borde à l'ouest la Phliasie. Cette vallée est dénuée de végétation, et également traversée par un ruisseau. Une heure après qu'on y est entré, elle s'élargit et forme une petite plaine marécageuse. A gauche s'offre le village de Saint-Nicolas, situé au milieu d'un bouquet d'arbres, au haut d'un petit ravin qui descend de la montagne.

Un peu au delà, la montagne opposée, l'Ologyrtos, s'avance dans la plaine comme un promontoire sur lequel la ville d'Alée était construite. La plaine s'élargit ensuite vers l'ouest, et, au fond, sur le flanc escarpé de l'Arménia (le mont Trachy, dont l'autre flanc descend vers Orchomène), est situé le grand village Boujati. Enfin, la vallée, se rétrécissant de nouveau, continue vers le sud-ouest et aboutit au village de Phrosyna, situé dans un ravin escarpé du Trachy. En se rendant de Candyli à Stymphale, M. Leake, arrivé au point culminant du défilé que nous avons passé, vit de loin la vallée d'Alée et la prit pour la plaine de la Phliasie; il crut, au contraire, qu'Alée devait se trouver dans le vallon de Scotini, qu'il apercevait à ses pieds<sup>1</sup>. Pausanias<sup>2</sup>, après avoir décrit la route qui mène d'Orchomène à Caphyæ, et puis celle qui va à Phénée et à Stymphale, ajoute, avant d'arriver à Orchomène. *Après Stymphale est Alée, qui fait aussi partie de la fédération argolique.* Elle est donc évidemment située non loin de Stymphale et près de la frontière argolique. En effet, derrière Saint-Nicolas est le village Gymnon, situé à la source de l'Inachos, qui descend droit à Argos.

L'enceinte d'Alée, ayant la forme d'un segment de cercle, est adossée à la colline élevée qui s'avance vers l'est. Ses deux côtés en gravissent les flancs, et vont se réunir, en angle

<sup>1</sup> « Of which some remains might perhaps be found in it. » (*Mor. t. III, p. 107.*) —

<sup>2</sup> L. VIII, c. XXIII.



aigu, au sommet. Ils sont de la plus magnifique construction polygonale, souvent conservés jusqu'à une hauteur de 15<sup>m</sup>, et flanqués de plusieurs tours carrées. (Pl. XI.) Le côté à droite de celui qui va vers le sommet en a seize et une porte près de la dixième tour, à compter d'en bas. Cette tour avance beaucoup plus que les autres à droite de l'entrée, conformément aux règles de fortification communément suivies par les anciens. Le sommet est fortifié de deux grandes tours carrées, et l'autre côté, faisant bientôt une forte retraite, se dirige vers le sud-est; il contient dix-neufs tours. Le troisième côté, enfin, qui fortifiait le pied circulaire de la colline, a disparu en entier, et ce n'est que sur le rocher, taillé pour en recevoir les premières assises, qu'on en peut quelquefois reconnaître la direction. Deux autres murs intérieurs, qui partent, l'un derrière la septième, l'autre derrière la sixième tour de chacun des deux côtés, forment en se réunissant une tour qui s'avance fortement vers l'intérieur de la ville, et enveloppent le sommet d'un *réduit* de forme rectangulaire et irrégulière. Celui qui se dirige de l'ouest à l'est est légèrement recourbé en arc rentrant, et contient deux tours carrées, outre celle du coin; l'autre contient une tour et une porte dont l'axe est oblique, et qui est défendue par une tour de chaque côté. Toutes les tours ont leur entrée à l'intérieur, à l'un des coins, et le linteau des portes est formé de deux pierres penchées, et se servant mutuellement d'appui. Dans quelques pierres on voit encore les joints en fer qui les unissent et qui ont la même forme qu'au Parthénon (↖↗). Sur l'une des tours j'ai trouvé une médaille antique, entièrement fruste, mais probablement byzantine, car on en découvre souvent dans ces ruines et aux environs, ce qui prouve qu'Alée, bien qu'elle eût envoyé ses habitants peupler Mégalopolis<sup>1</sup>, ne fut cepen-

<sup>1</sup> Paus. l. VIII, c. xxvii.



dant pas entièrement abandonnée, et que, non-seulement elle faisait partie du Synédriion argolique sous les empereurs romains<sup>1</sup>, mais qu'elle continua aussi à être habitée pendant le Bas-Empire.

Un peu au-dessous de la ville on voit, dans la plaine, une petite église, dans les murs de laquelle sont encastrés un fût de colonne cannelée, et une architrave. Ces restes appartiennent, sans doute, à l'un des trois temples de Minerve Aléa, de Diane Éphésienne ou de Bacchus, que Pausanias vit dans cette ville. Un autre de ces temples était peut-être situé dans le réduit de la citadelle, la où se trouvent aujourd'hui les ruines d'une chapelle.

D'Alée, nous retournâmes sur nos pas. Laissant à notre droite un catabothron qui absorbe une partie des eaux de cette vallée, ainsi que la route des montagnes qui mène à Phliunte, et à notre gauche la vallée de Scotini, nous continuâmes à nous diriger vers le nord. Une heure trois quarts après avoir quitté Alée, nous vîmes au pied de la montagne Apélaure, qui élevait, sur notre gauche, ses précipices à pic, des fragments de murs cyclo péens, composés de blocs gigantesques. C'est évidemment la position d'une forteresse très-considérable, qui servait dans les temps les plus reculés à défendre de ce côté l'accès de la Stymphalie.

Vingt minutes plus loin, nous gravîmes une petite montée à notre gauche, et notre vue s'étendit tout à coup sur la plaine marécageuse de Stymphale, qui va du nord-ouest au sud-est. Au nord, elle est bordée, sur toute sa longueur, par le mont Cyllène<sup>2</sup>, qui, de ce côté, est dépourvu de végétation; à l'ouest elle est séparée du lac Phénée par le mont Gérontion et par le mont Sciathis. La descente vers cette plaine est beaucoup

<sup>1</sup> Paus. VIII, xxiii. — <sup>2</sup> Τὸ Στύμφαλον Κυλλήνη ὑπόκειται. (Schol. Pind. Ol. VI, 129.)



plus longue que la montée de l'autre côté. A deux pieds du sol, une ligne blanche, qu'on distingue sur les rochers qui en-  
ceignent la plaine, indique la hauteur que l'inondation y at-  
teint souvent. Sur les rochers, du côté méridional de la cita-  
delle de Stymphale, cette ligne est à 1<sup>m</sup>,70 du sol.

La position de la ville, qui porta le plus anciennement le  
nom de Stymphale, n'était plus connue du temps de Pausanias.  
Celle que vit ce voyageur, et dont les ruines subsistent encore  
aujourd'hui, était située sur une colline qui, se détachant vers  
le milieu de la plaine du côté opposé à celui par lequel nous  
sommes arrivés, s'avance de l'est à l'ouest. La plaine étant à  
peu près à sec dans cette saison, nous voulûmes nous rendre  
directement aux ruines; mais on nous en dissuada, en nous  
objectant que le ruisseau fangeux et profond qui la traverse  
n'est nullement guéable. Ce ruisseau, uni à d'autres sources,  
forme autour de la ville un lac, qui, souvent, n'est qu'un ma-  
rais. Force nous fut donc de suivre les traces d'une chaussée  
antique, qui côtoie la montagne, et qui s'élève au-dessus de  
la ligne d'inondation.

Après une demi-heure de marche, nous traversâmes, sur  
un pont, la rivière, qui portait probablement dans l'antiquité  
le nom de *Métopé*. Le scholiaste de Callimaque<sup>1</sup> dit que *Métopé*  
était une rivière de l'Arcadie, et Élien<sup>2</sup>, que les Stymphaliens  
représentaient leurs deux rivières, l'*Érasinos* et la *Métopé*, sous  
la figure de deux bœufs. Le premier nom, qui appartient à la  
rivière d'Argos, est aussi donné à la source de Stymphale, parce  
que, à tort ou à raison, on croyait qu'après avoir disparu dans  
un gouffre, cette source reparaisait à Argos, et y alimentait  
la rivière du même nom. Quant à *Métopé*, c'était la fille de  
Ladon et la femme de l'Asopos, de Thèbes, suivant Pindare,

<sup>1</sup> *Hymn. à Jup.* 26. — <sup>2</sup> *V. H.* II, 33.



qui appelle Métopé *Στυμφαλὶς Μετώπη*<sup>1</sup>, mais, sans doute, suivant la tradition primitive, de l'Asopos de Sycione. Il paraît donc évident que Métopé était une rivière voisine de Stymphale, et autre que la source qui portait le nom de la ville. Mais des deux rivières qui traversent cette plaine, et dont l'une coule du nord-est, l'autre du sud-est, c'est la première qui est la plus considérable. Elle aura, du reste, emprunté ce nom au précipice élevé et perpendiculaire (*Μέτωπον*) du mont Apélauron<sup>2</sup>, dont elle baigne à peu près le pied.

Au delà du pont nous suivîmes, vers le sud-ouest, le pied des dernières collines du Cyllène. Laissant à notre droite, dans une vallée latérale, le village de Caliani, et sur le flanc de la colline celui de Zaraca, qui donne aujourd'hui son nom au lac, nous rencontrâmes, une heure après avoir pénétré dans la plaine, à gauche de notre route, les fondations d'un temple antique.

Suivant toujours le pied de la montagne, où nous n'avons pas cessé de reconnaître des traces de l'ancienne chaussée, nous arrivâmes bientôt aux sources de Stymphale. Elles jaillissent en bouillonnant de la terre, et forment plusieurs petits filets d'eau limpide, qui coulent en tous sens avec une grande impétuosité. En hiver, dit Pausanias<sup>3</sup>, cette source forme un petit lac, d'où sort ensuite une rivière; mais en été elle n'alimente qu'une rivière, laquelle va se jeter dans un gouffre béant sous les rochers de l'Apélauron, qui ferment la vallée au midi. Nous visitons Stymphale avant la saison des pluies; mais le cours de la rivière, n'étant pas réglé, n'en convertissait pas moins en marais une partie de la plaine, tandis que le reste était couvert de riches plantations de maïs. Au-dessus des sources, sur le flanc de la montagne, est situé un petit village. Il est étrange

<sup>1</sup> *Ol.* VI, 84. — <sup>2</sup> *T. Liv.* XXXIII, 14; *Polyb.* IV, 69. — <sup>3</sup> *L.* VIII, c. XXII.

qu'il porte la dénomination antique de *Kionia*<sup>1</sup>, due à une ruine qui ne date cependant que de la domination franque, ou à quelque édifice antique, dont les matériaux auront servi à la construction du château franc. Cette ruine est un carré long, de très-belle apparence, tout construit de grandes pierres de taille, avec trois fenêtres cintrées de chaque côté, et cinq demi-colonnes entre les fenêtres, dont les chapiteaux sont de formes irrégulières. Cette salle magnifique faisait partie d'un plus grand édifice, ainsi qu'on peut le voir par plusieurs restes des murs de ses autres compartiments. Un peu en arrière, on voit encore debout une tour, qui formait l'entrée principale de l'enclos. Elle était également construite en blocs antiques, avec deux fenêtres et deux grandes portes en ogive.

De ce point, nous tournâmes au sud, vers la colline isolée, qui contenait la forteresse de Stymphale. (Pl. XII.) Elle est plate et allongée, et se dirige de l'ouest à l'est. Nous passâmes d'abord dans la plaine près de quelques restes d'anciens édifices, et d'un puits antique. Un peu à notre droite, nous vîmes les fondations d'une tour carrée (*b*), d'où part un mur polygonal. Il a peu de hauteur, une largeur de 3<sup>m</sup>,20, et se dirige en ligne droite vers le sommet de la colline, où il aboutit à une autre tour carrée (*a*), ayant 20 mètres de long sur 8 mètres de largeur. Au-dessous de ce sommet jaillit une source limpide (*x*), qui va bientôt déboucher dans le marais. De cette tour, le mur, toujours du style polygonal le plus pur, tourne en angle droit, et suit la crête méridionale de la colline. Elle est fortifiée de fréquentes tours semi-circulaires, dont le diamètre est de 4<sup>m</sup>,50. Depuis la tour angulaire, jusqu'à la seconde des tours rondes, la colline est extérieurement taillée à pic (*y*) l'espace de soixante et quinze pas.

<sup>1</sup> *Κιόνια* « les petites colonnes ».



La colline est naturellement divisée en trois terrasses. La cinquième tour ronde (*g*), à l'extrémité de la première terrasse, est plus grande que les autres, et a un diamètre de 6 mètres. De ce point, des marches\* (*l*) sont taillées dans le roc, et continuent, le long de deux tours encore, jusqu'à une entrée (*t*), pratiquée au milieu de la courtine. En dedans de cette entrée, on voit quelques restes d'un édifice (*g*), probablement une fortification intérieure pour la défense de la porte. Après une tour encore, le mur tourne (*m*) en angle droit vers le sud, et se continue jusque dans la plaine, où le marais empêche d'en suivre les traces. Mais au nord de la colline on en aperçoit quelques traces (*u*), qui indiquent que la ville entourait la hauteur de presque tous les côtés, à l'exception des portions les plus escarpées, dont on avait tiré parti pour la défense.

Au delà de ce mur, le rocher, qui n'a plus ici une grande hauteur, est de nouveau taillé à pic (*v*), et au-dessous on voit les fondations de plusieurs édifices. Cette partie étant déjà comprise dans la ville, on peut croire qu'elle contenait l'Agora. Sur la droite, un escalier taillé dans le roc (*f*) mène sur la colline, et aboutit à une route qui, tracée dans le rocher, longe la crête vers l'est jusqu'à la porte précédente, et vers l'ouest jusqu'à l'extrémité de la seconde terrasse, dont elle suit l'escarpement, tournant en angle droit (*ooo*).

Le côté de la colline, toujours taillé à pic, fait ensuite une saillie vers la plaine, et se retire de nouveau. Au commencement de la troisième terrasse, il paraît y avoir eu une large entrée, devant laquelle un grand piédestal (*p*), entouré de marches, est taillé dans le roc; il est long de 3<sup>m</sup>,60 sur une largeur de 2<sup>m</sup>,26. Tout à côté est un autre piédestal plus petit. Aussitôt après, le côté de la colline, taillé également à pic, rentre de nouveau. Il faut qu'il y ait eu ici un temple, car on y voit beaucoup de

ruines, et, entre autres, un triglyphe (*u*). Enfin le rocher est encore une fois taillé régulièrement, pour former la cavée d'un théâtre ou le fond d'un stade (*r*).

Sur la terrasse supérieure, derrière la grande tour carrée, existent (*d*) les fondations d'un temple de construction presque polygonale, long de 11<sup>m</sup>,30, large de 5<sup>m</sup>,73, et ayant une division intérieure qui laisse au parvis une longueur de 4 mètres. Une autre ruine, qu'on voit tout à côté (*e*), a 15 pas de long. Sur la seconde terrasse, tout près de la fortification qui défend la porte, sont les fondations d'un autre temple (*n*), long de 21 pas, large de 10. La longueur du parvis est de 9 pas. Il existe aussi diverses traces d'édifices sur la troisième terrasse qui est la plus basse et la plus étroite. Toutes ces ruines de Stymphale méritent d'être examinées avec attention, et une fouille en ce lieu ne manquerait pas de mettre au jour des détails fort intéressants.

En quittant cette colline, nous retournâmes sur nos pas; mais au lieu de remonter la vallée jusqu'à son extrémité septentrionale, où est situé le village de Doussa, nous prîmes à droite, et passâmes, une heure après avoir quitté Stymphale, sous le village d'Aspro-Campo, qui domine une petite plaine. Un peu au sud du village et au pied du mont Gravia, qui s'élève à l'est d'Aspro-Campo, nous vîmes dans la plaine un monument des plus curieux. C'est un rocher de 12 pieds de haut, taillé en forme de pilier rond et massif, dont la base, haute de 6 pieds, et plus volumineuse que le fût, est aplatie à ses deux côtés, à l'ouest et au sud; sur le côté méridional sont tracées sept lettres (pl. XIII, n° 1), dont la première est longue de 0<sup>m</sup>,27, les autres de 0<sup>m</sup>,12, plus ou moins. Cette inscription me paraît d'autant plus énigmatique, que, sur le fragment d'une pierre, dont l'une des surfaces est ronde, les

autres équarries, on a reproduit les quatre dernières lettres. Je ne vois pas quel mot grec peut être exprimé par ces lettres étranges. En désespoir de cause, je serais presque tenté de les prendre pour une inscription slave, la seule de cette langue qui se trouverait dans toute la Grèce. Les dernières lettres exprimeraient peut-être, tant bien que mal, en caractères grecs, le mot slave *Gorod*, qui signifie ville. Que la vallée de Stymphale ait été occupée par des Slaves, son nom de *Zaraca* en fait foi. Nous savons d'un autre côté que, même à l'époque de la plus grande extension et de la plus grande force de ces colons dans le Péloponnèse, Corinthe et, sans doute, le pays environnant ne furent jamais envahis par eux. C'est ce que prouve encore l'absence de tout nom slave à l'est de Stymphale.

Il serait donc peut-être permis de croire que les Slaves élevèrent dans cet endroit ces grossiers monuments, pour indiquer les limites de leurs domaines ou de leur ville, ou mieux encore la ligne de démarcation entre leur territoire et *la ville*, qui, pour eux, devait être Corinthe. C'est peut-être une partie du nom de Corinthe, altéré dans leur bouche, qu'on doit reconnaître dans les trois premiers signes de la première inscription, et même dans les deux derniers de la seconde.

Parvenus à ce point, nous sortîmes de l'Arcadie. Au bout de trois quarts d'heure, au delà du village Mazi, et au bord d'une fontaine limpide, qui jaillit entre deux blocs antiques, et porte le tribut de son eau à l'Asopos de Sicyone, nous rencontrâmes plusieurs restes d'une construction ancienne. Nous trouvant si rapprochés de la vallée de l'Asopos, nous voulûmes y pousser une pointe, et nous nous dirigeâmes vers le nord-est, sur le village de Voïvoda, que nous atteignîmes une heure trois quarts plus tard. Situé sur la crête élevée du côté occidental de la vallée, ce village la domine sur une grande étendue, et de ce



Ακαδημία Αθηνών / Academy of Athens  
point la vue embrasse les deux montagnes, richement boisées, qui encaissent le cours de la rivière. Au nord-est du village s'avance une colline qui, vers le nord et surtout vers l'est, descend en précipices inaccessibles. Les deux autres côtés, qui ne sont pas fortifiés par la nature, l'ont été au moyen d'un mur de construction presque polygonale, et de deux tours carrées à assises horizontales, mais dont les lignes verticales dévient de la perpendiculaire (pl. XIII, 2). Elles sont longues de 6<sup>m</sup>,25, larges de 5<sup>m</sup>,40. Les courtines, dont une, celle du milieu, a 20 pas de long, ont la forme d'arcs rentrants, et plusieurs de leurs parties, réparées à l'aide de chaux et de briques, prouvent que cette fortification a encore servi, dans les temps postérieurs, pour la défense de la vallée de l'Asopos. Dans l'intérieur de ce fort, près du coin le plus méridional, une petite église de Saint-Tryphon (pl. XIV [a]) contient deux fragments de colonnes dont l'un est cannelé.

Près de l'angle septentrional du fort, on voit quelques traces d'enceinte (*b*), et même d'une tour (*c*), qui suivent la langue de terre existant entre cette colline et la montagne qui la domine, et se dirigent vers l'ouest. D'autres traces semblables sont distinctes près du village de Voïvoda (*h*), d'où il faut conclure que le petit fort n'était que la citadelle d'un lieu habité, occupant cette langue de terre, et également entouré d'un mur. A l'est et au-dessous de l'Acropole, nous rencontrâmes les fondations massives d'un édifice de construction polygonale (*d*), long de 26 pas, large de 15; et devant, plus à l'est, les traces d'un mur d'enclos (*e*). A l'ouest de la citadelle, et dans l'intérieur de la ville inférieure, nous visitâmes un tombeau curieux (*f*). Tout le sol est ici couvert de rochers. La partie supérieure de l'un d'eux, qui était rapportée, ayant été enlevée, on y observa un enfoncement taillé en sarcophage, et les habi-



tants du village m'assurèrent y avoir trouvé, avec des ossements, des parures d'or et des pierres gravées.

Des tombeaux disposés d'après le même système, et non moins remarquables, se voient aussi au pied septentrional de la colline (*g*). L'un d'eux (*G*) est taillé dans le flanc d'un rocher, qui a été d'abord travaillé au ciseau. Il forme un sarcophage protégé par une petite voûte. L'autre (*G'*) est plus extraordinaire encore. C'est un très-grand rocher détaché des montagnes. Le sarcophage est creusé dans une position inclinée près du sommet presque inaccessible du rocher.

Ces ruines ne sont pas marquées sur la carte française. Je crois qu'on peut, avec confiance, les attribuer, comme le fait aussi M. Ross, à l'ancienne *Titane*. Pausanias dit qu'à soixante stades de Sicyone et à quarante de Phliunte, sur la rive gauche de l'Asopos, et sur une colline non éloignée du sommet de la montagne<sup>1</sup>, Alexanor, fils de Machaon et petit-fils d'Esculape, fit construire un temple, où ce dieu était adoré avec Hygie, et aussi sous le surnom et sous la forme d'Esculape Gortynios. Ce sanctuaire était en grande vénération chez les Sicyoniens, et ses alentours étaient habités aussi par ceux qui venaient implorer le dieu pour le rétablissement de leur santé. Le temple et un portique, l'un et l'autre ornés de statues, étaient construits sur la colline, et au-dessous, vers la rivière, se trouvait l'autel des Vents.

La distance de Voïvoda à Sicyoné est celle que Pausanias indique pour Titane; de Voïvoda à Phliunte, elle est un peu plus considérable, mais elle ne dépasse que de cinq stades la

<sup>1</sup> Ἡ δὲ εἰς τὴν Τιτάνην (ἐκ Σικυῶνος) ὁδὸς σταδίων μὲν ἐστὶν ἐξήκοντα (Paus. I. II, c. XI). — Καὶ Τιτάνης μὲν τεσσαράκοντα σταδίουσ μάλιστ' ἢ πόλις (Φλιούσ). (Ibid. c. XII). — Ἐκ Σικυῶνος..... ἐν ἀριστερᾷ, διαβάσι τὸν Ἄσωπόν..... ἀναστρέψασι δὲ εἰς

τὴν ὁδὸν, διαβάσι τε αὐθις τὸν Ἄσωπόν. (Ibid. c. XI.) — Ἐκδομήται γὰρ ἐπὶ τῷ λόφῳ. (Ibid.) — Καὶ εἰς κορυφὴν ὄρουσ ἤξασιν, ἐνταῦθα λέγουσιν οἱ ἐπιχώριοι Τιτᾶνα οἰκῆσαι πρῶτον..... καὶ ἀπὸ τούτου κληθῆναι Τιτάνην τὸ χωρίον. (Ibid.)



supputation de Pausanias. L'enceinte fortifiée à l'est de l'Acropole était sans doute le lieu habité par les gens du pays (les *περίοικοι* de Pausanias) et les pèlerins (*οἱ οἰκέται τοῦ Θεοῦ*). L'église de Saint-Tryphon occupe peut-être la position du temple d'Esculape, et la substruction polygonale (*d*) au-dessous de la colline, celle de l'autel des Vents. Les tombeaux si remarquables, enfin, seront ceux des riches pèlerins que le dieu de la santé n'aura pas daigné exaucer.

Cependant il y a encore dans cette vallée une ruine qu'on pourrait, à la rigueur, attribuer aussi à Titane. De Voïvoda, nous dirigeant vers le nord, par un terrain entrecoupé de ravins fréquents et profonds, nous rencontrâmes d'abord, à dix minutes du village, un mur de construction polygonale, à un endroit où la montagne se retirait, sur notre gauche, en amphithéâtre. Un quart d'heure plus loin, au-dessus et un peu au sud du village Liopési, un promontoire, tout formé d'immenses rochers entassés dans un désordre sauvage, s'avance vers la vallée (pl. XIII, 3). De ce point, la vue embrasse une de ces vues magnifiques, que la Grèce offre souvent à l'admiration des voyageurs. Le golfe de Corinthe apparaît comme un lac d'azur, entouré au nord par la chaîne, non interrompue, de l'Hélicon, du Cithéron, et du Géranon, avec le promontoire Héræon, dont la masse sombre s'avance vers le centre de ce disque argenté; au sud il est bordé par le ruban toujours vert de la côte de Corinthe, à l'est par l'isthme, étroit comme un pont, au delà duquel on voit les montagnes de l'Attique, le golfe Saronique avec Salamine et Égine, le cap Sunion, et jusqu'à la mer d'Eubée. Ce superbe belvédère est fortifié d'un mur, qui est interrompu partout où les escarpements de la colline rendent inutile cette défense artificielle. L'enceinte a, de l'ouest à l'est, une longueur de 140 pas sur une largeur de 40. Le mur est d'un style presque po-



lygonal, mais d'une construction assez négligée. Son épaisseur est de 1<sup>m</sup>,06. Son entrée suit la diagonale d'une tour carrée, non loin de l'angle sud-ouest. A l'autre extrémité (sud-est), se trouve une autre tour, en avant de laquelle on voit un ouvrage détaché, ayant aussi la forme d'une tour carrée, dont chaque côté a 8 mètres de long, et est conservé jusqu'à une hauteur de 2 mètres.

Les masses vraiment *titaniques*, dont l'accumulation forme cette colline, pourraient bien faire penser à Titane et à son premier fondateur. Mais il y a ici beaucoup moins d'espace qu'à Voïvoda pour un lieu habité, et la distance de Liopési à Sicyone, et surtout à Phliunte, diffère encore plus de celle qu'indique Pausanias. Si, cependant, il était prouvé que Titane doit être placée près de Liopési, Voïvoda occuperait peut-être l'emplacement de Thyamie<sup>1</sup>?

De Voïvoda nous mîmes deux heures et demie pour parcourir les soixante stades qui, d'après Pausanias et d'après la carte française, sont la distance directe entre ce point et Phliunte; car la marche est entravée par de nombreux ravins dont les pentes sont très-abruptes, quoique couvertes d'arbousiers et de myrtes. Deux heures et un quart après avoir quitté Voïvoda, nous descendîmes de la vallée de l'Asopos au bord de la rivière même, qui, coulant à travers une plaine argileuse, s'y est creusé un lit profond, et nous laissâmes, à notre droite, une église entièrement construite de matériaux antiques. La plaine est vaste et belle, et entourée de montagnes. De l'Asopos, nous nous dirigeâmes vers la haute montagne qui borde la plaine à l'orient, et, un quart d'heure après, nous atteignîmes une colline assez élevée, qui, de cette montagne, s'avance vers l'ouest<sup>2</sup>. Elle est longue de plus de 800 pas; sa largeur

<sup>1</sup> Xén. *H. G.* l. VII, c. 11, § 1. — <sup>2</sup> Voy. pl. XV, 1.



moyenne est de 155, et elle est divisée en cinq terrasses. La première, peut-être les deux premières, contenaient probablement la citadelle; les autres, une partie de la ville, qui s'étendait sans doute aussi dans la plaine. Quelques parties conservées du mur d'enceinte, les unes au sud des terrasses supérieures (*aaa*), les autres au sud-ouest de la terrasse inférieure (*a'a'a'*), sont en conglomérat, et de style polygonal. La citadelle n'était pas tout habitée, et contenait aussi des champs arables (*i*).

Vers le point le plus oriental de la terrasse supérieure, il existe une tour (*b*) dont chaque côté a 8<sup>m</sup>,55. Elle n'a été remarquée ni par le colonel Leake, ni par M. Ross. C'est là, sans doute, qu'était la porte qui menait à Corinthe<sup>1</sup>. A deux cent soixante-huit pas plus bas, sur la seconde terrasse, nous avons découvert sous les herbes quelques blocs antiques dans leur ancienne position<sup>2</sup>. Il y en a qui portent la marque des joints de fer qui les réunissaient (pl. XV, 2). Ce sont probablement les restes du temple d'Hébé, le plus ancien et le plus respecté des sanctuaires de la Phlïasie<sup>3</sup>. Un peu plus au nord, dans une position plus basse (*d*), j'ai remarqué le fût d'une colonne cannelée, de 0<sup>m</sup>,55 de diamètre. Aussitôt après le temple d'Hébé, Pausanias cite celui de Junon; mais je ne pense pas que cette colonne en marque la place. Elle aura plutôt roulé de celui d'Hébé, car elle paraît être encore contenue dans l'enceinte de la citadelle, ce qui, je crois, n'était pas le cas pour le temple de Junon. Pausanias dit en effet : Ἐστὶ τῆς γε Ἡρας ἐξιόντων ἐν ἀριστερᾷ ναός, et il entend par là, *en sortant de l'Acropole*, et non *en sortant du sanctuaire d'Hébé*; car aussitôt après, et comme par opposition,

<sup>1</sup> Αἱ εἰς Κόρινθον φέρουσαι πύλαι ἐπὶ τοῦ ἄκρου. (Xénoph. H. G. I. VII, c. II, § 11.)

πόλεως τεθερισμένα. (Xénoph. H. G. I. VII, c. II, § 7.)

<sup>2</sup> Τὸν δραγμάτων ἂ ἐτυχον ἐξ αὐτῆς τῆς

<sup>3</sup> Ἱερὸν ἀγιώτατον ἐκ παλαιοῦ. (Paus. I. II, c. XIII.)



il ajoute : *ἐν δὲ τῇ ἀκροπόλει*. De même je crois que par les mots *ἐν ἀριστερᾷ*, il entend parler du côté gauche de l'Acropole, lorsqu'on regarde vers la plaine, c'est-à-dire du côté méridional.

La montagne qui se dresse derrière la citadelle et l'Héræon est sans doute le Tricaranon, qui s'élevait, en effet, au-dessus du temple de Junon<sup>1</sup>. Lorsque, en 367 avant J. C., les Thébains tentèrent de s'emparer de Phliunte, les sentinelles placées sur le Tricaranon virent les premières les assiégeants qui s'approchaient furtivement de la ville<sup>2</sup>. Les ennemis venant de Sicyone, franchirent le Tricaranon, et descendirent à l'Héræon, pour ravager de là la campagne. Cependant, en passant devant la porte qui menait à Corinthe, ils y laissèrent un détachement, de peur que les Phliasiens, en faisant une sortie, ne vinssent les attaquer par derrière à l'Héræon. Alors les Sicyoniens abandonnèrent aussi cette position, pour courir au secours du détachement qu'ils avaient laissé devant la porte; mais empêchés par le fossé qui entourait le mur (peut-être le petit ruisseau (οο) qui descend du sud-est pour se jeter dans l'Asopos), ils ne purent pas prendre le chemin le plus court pour venir à eux, et furent forcés de tourner le Tricaranon<sup>3</sup>. Sur l'un des bords de ce ruisseau, il reste un pan de mur polygonal, qui lui servait de revêtement.

Sur la dernière terrasse, la ruine de l'église de la Panaghia Rachiotissa (*e*) est toute construite de matériaux antiques. Elle

<sup>1</sup> Τὸ ὑπὲρ τοῦ Ἡραίου Τρικάρανον. (Xén. H. G. I. VIII, c. II, § 1.)

<sup>2</sup> Ibid. § 5.

<sup>3</sup> Διὰ τοῦ Τρικάρανου κατέβαινον ἐπὶ τὸ Ἡραῖον..... Κατὰ δὲ τὰς εἰς Κόρινθον φερούσας πύλας ἐπὶ τοῦ ἀκροῦ κατέλιπε Σικυωνίους τε καὶ Πελληνέας, ὅπως μὴ ταύτη

περιελθόντες οἱ Φλιάσιοι κατὰ κεφαλὴν αὐτῶν γένοιτο ὑπὲρ τοῦ Ἡραίου..... Οἱ περὶ τὸν Εὐφρονα ἐπιδιώκονται μέχρι τοῦ ἱππασίμου, οἱ δὲ ἐνδοθεν μέχρι τοῦ Ἡραίου..... Ἀπήεσαν οἱ πολέμιοι κύκλω τοῦ Τρικάρανου..... ἢ πρὸ τοῦ τείχους φάραγε εἶργε, κ. τ. λ. (Xén. *ibid.* §§ 11 et 12.)



contient, entre autres, un fût de colonne et deux chapiteaux doriques, dont le diamètre est de 0<sup>m</sup>,47. C'est, sans doute, là qu'était situé le temple d'Esculape, car Pausanias dit : Κατιόντων δὲ ἐκ τῆς Ἀκροπόλεως ἐστὶ Ἀσκληπιοῦ ναὸς ἐν δεξιᾷ. S'il dit à droite, c'est que probablement la route venant de la citadelle tournait vers le sud (*f*), avant d'atteindre ce temple, pour aboutir à un endroit taillé dans le roc (*g*), et qui pouvait être le théâtre. Pausanias ajoute, en effet, que le théâtre était situé au-dessous du temple<sup>1</sup>. Cette entaille dans le rocher est profonde et assez étendue; mais elle n'est pas circulaire. Elle est en tout semblable à la partie du roc taillé que nous avons vu à Stymphale, et que nous avons aussi prise pour le théâtre. Devant cet endroit, on voit un édifice antique (*k*), ayant vingt-sept pas de long sur vingt-cinq de large, construit en blocs réguliers, et conservé jusqu'à la hauteur de trois assises. C'est probablement le temple de Cérès, qui était tout près du théâtre<sup>2</sup>. Le sol est, tout autour, couvert de plusieurs ruines plus ou moins considérables, appartenant sans doute au marché, que Pausanias nomme aussitôt après<sup>3</sup>. A l'est de l'endroit où je suppose qu'était placé le théâtre, se trouve, taillée dans le roc, une chambre souterraine (*m*), ayant la forme d'un entonnoir (*M*). Peut-être est-ce celle où Amphiaraos commença sa carrière prophétique<sup>4</sup>. C'est tout près de là que les Phliasiens plaçaient le *nombril*, ou le centre du Péloponnèse. D'autres ruines, qui couvrent le terrain environnant (*v, p, s*), indiquent peut-être les emplacements des temples de Bacchus, d'Apolon, d'Isis, tandis que celles qu'on distingue au delà du ruis-

<sup>1</sup> Ὑπὸ τοῦτον τὸν ναὸν θεάτρον πεποιήται.

<sup>2</sup> ..... τούτου δὲ οὐ πόρρω Δήμητρος ἐστὶν ἱερόν.

<sup>3</sup> Ἀνάκειται δὲ ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς.

<sup>4</sup> Ὅπισθεν δὲ τῆς ἀγορᾶς ἐστὶν οἶκος ὀνομαζόμενος ὑπὸ Φλιασίων Μαντικός.



seau (*t, γ*), représenteraient le village Céléés, qui était à cinq stades de la ville.

A une demi-heure au sud de Phliunte, sur les derniers pans au sud-ouest du mont Tricaranon, est situé Saint-Georges, village tres-considérable, divisé en plusieurs quartiers. Il ne contient aucune ruine, mais des fragments sculptés ou inscrits, sans doute transportés de Phliunte et des environs, se voient souvent encastrés dans les murs de ses maisons et de ses églises.

De là, nous prîmes la route d'Argos, et, laissant à notre gauche la vallée de Némée, nous passâmes, un quart d'heure après, par le chemin creux que forment, d'un côté, la montagne de Saint-Élie, de l'autre, les précipices perpendiculaires du Polyphengos, sur les flancs desquels on voit, comme suspendu, le monastère de la Vierge du rocher (pl. XVI). Cette montagne, ou plutôt ce précipice, est la *Célousa* (Κηλοῦσα) de Xénophon<sup>1</sup>, ou *Céglousa* (Κηγλοῦσα), comme Pausanias<sup>2</sup> nomme la mère du fleuve Asopos, laquelle donnait son nom à cette localité, où le fleuve prend sa source; ou enfin, plus correctement, *Cælousa* (Κοιλοῦσα), comme Strabon la nomme<sup>3</sup>, peut-être à cause du grand nombre de cavernes que la nature a creusées dans ses flancs. Toutefois, il y a lieu de se demander si le nom de Κοιλοῦσα n'était pas plutôt donné au défilé, dont il indique, en effet, la forme toute particulière; car, d'après Pausanias, la montagne Polyphengos était appelée mont Arantin<sup>4</sup>, et porte encore les ruines de la ville homérique Arathyrée, que l'autochthone Aras y avait fondée. Ces ruines étant situées sur la partie occidentale du sommet de la montagne, nous n'avons pas pu les apercevoir. C'est à tort que M. Ross accuse le colo-

<sup>1</sup> Xén. *H. G.* I. IV, c. vii, § 7.

<sup>2</sup> L. II, c. xii.

<sup>3</sup> VIII, p. 382.

<sup>4</sup> Ἀραντῖνος βουνός, οὐ πολὺ ἐτέρου διεσπληκῶς ἐφ' οὗ Φλιασίοις ἡ ἀκρόπολις.

nel Leake d'avoir méconnu la position de Phliunte, et de l'avoir cherchée sur le mont Polyphengos<sup>1</sup>. M. Leake assigne à Phliunte sa véritable position<sup>2</sup>, et sa description des ruines répond tout à fait à l'aspect des lieux. C'est, au contraire, sur le nom de Polyphengos qu'il s'est trompé, en ce qu'il l'attribue, non à la montagne, mais à une maison de campagne entourée d'arbres, et qui existe encore dans la plaine à l'ouest de Phliunte<sup>3</sup>; tandis qu'il donne à la montagne même le nom de *Gravia*, qui appartient aux monts qui séparent la Phliasie de la Stymphalie.

Dans la petite plaine qui s'ouvre après le défilé, viennent s'unir les trois sources de l'Asopos, qui, de cette manière, est en effet le fils de Cœlousa, que ce soit la montagne ou le défilé qui ait porté ce nom. Là, nous rencontrâmes des traces d'un mur antique, qui fermait peut-être l'entrée de la Phliasie aux Argiens, ses ennemis constants.

Deux heures après avoir quitté Saint-Georges, nous atteignîmes la crête du Mégalo-Vouno (le *Carneatis* des anciens<sup>4</sup>), d'où la vue s'étend sur la plaine et sur le golfe d'Argos, ainsi que sur les montagnes, aux formes les plus variées, qui s'étagent des deux côtés. Une forte descente nous conduisit au khan de Myliotico. Avant de déboucher dans la plaine, nous pénétrâmes dans une petite vallée latérale, qui en est séparée par une colline longitudinale, et se dirige à l'est vers le mont Eubée, qui domine Mycènes. Vers l'extrémité orientale de cette vallée, nous aperçûmes un édifice antique, qui n'est cité par aucun voyageur, ni indiqué sur la carte. Quand nous nous en fûmes approchés, nous trouvâmes que c'était une construction des plus

<sup>1</sup> « Hielt die Ruinen auf Polyphengos irriger Weise für Phlius selbst. » (xxviii, 7.)

<sup>2</sup> « Half an hour to the northward of Saint-Georges. »

<sup>3</sup> « The name Polyphengo is now attached to a tŷiftlik surrounded with large poplars in the plain below the hill of the Acropolis, and within the inclosure of the ancient city. » (p. 342.)

<sup>4</sup> Strab. VIII, p. 382.



remarquables (pl. XVII, 2 et 3), une tour carrée, du style polygonal le plus parfait, dont chaque côté avait 11<sup>m</sup>,40 de long, et était conservé jusqu'au sommet, à la hauteur de 3<sup>m</sup>,10, avec une porte au sud-ouest, et trois divisions à l'intérieur, qui ne sont conservées qu'en partie. Cette ruine, si précieuse pour son état de conservation et pour l'époque reculée à laquelle elle appartient, est le seul édifice des temps héroïques, autre que les murs d'enceinte ou tombeaux, qui existe encore dans toute la Grèce. Je crois que c'est une tour qui défendait les approches de la ville d'Agamemnon. Peut-être y peut-on reconnaître celle de Polygnote, où Aratos, parti d'Argos pour surprendre Sicyone, donna rendez-vous à ses affidés, et d'où il continua avec eux sa route par Némée. La position de cette construction correspond exactement à ces détails, que Plutarque donne dans la Vie d'Aratos<sup>1</sup>.

A l'entrée même de la plaine d'Argos, nous rencontrâmes, au sud du village Epano-Phykia, et à l'ouest de Kato-Phykia, à l'endroit où la carte française indique une *ruine de temple*, un autre édifice, exactement de même espèce, mais conservé seulement jusqu'à deux ou trois assises (pl. XVII, 3 et 4). Il a 12<sup>m</sup>,40 de long, il est divisé intérieurement en deux compartiments, et entouré d'un mur d'enceinte, dont il ne reste que quelques parties. Il est aussi en conglomérat, et du style polygonal le plus pur. Il en est de même d'une autre ruine, que nous avons rencontrée un peu plus loin, à l'ouest de Kato-Phykia, à droite de la route qui mène à Mycènes. Cet édifice plus petit, dont chaque côté a 9 mètres, est sans séparation intérieure. Il n'est conservé que jusqu'à la hauteur de deux assises. Ces constructions appartenaient peut-être à un système de fortifications élevées pour défendre la plaine d'Argos contre ses

<sup>1</sup> Plut. *Arat.* 55, 56 et 57.

voisins du nord. Cependant, si telle était leur destination, il y a lieu de s'étonner qu'on les ait élevées dans la plaine et non sur les hauteurs environnantes.

Les ruines de Mycènes ont été si souvent et si minutieusement décrites, que je ne veux m'y arrêter qu'un instant. Une petite excavation, dans l'intérieur de l'édifice qui porte le nom de tombeau d'Agamemnon ou Trésor des Atrides, en a découvert le sol, qui est formé d'un stuc rouge et solide. On sait que, sur la colline qui contient cet édifice, il existe encore quelques autres ruines qui paraissent appartenir à des constructions semblables. On voit le linteau monolithe des uns, et des autres un cercle de pierres, qui paraît avoir formé l'orifice supérieur, ou une partie de la voûte qui s'est écroulée. L'un de ces édifices, mal choisi à la vérité, fut fouillé, dans l'espoir qu'il donnerait un second point de comparaison pour mieux connaître l'architecture souterraine des temps archaïques. La fouille montra bientôt que le monument qu'on examinait n'était qu'un grand cercle de blocs irréguliers, placés sur le rocher à vif, rappelant presque par leur forme les cercles druidiques du nord. Quel pouvait-être ce monument, et à quel usage était-il affecté? J'y crois reconnaître la base d'un de ces tombeaux, qui consistaient en un grand tumulus, soutenu par une substruction en pierres. Tel était le monument que les Grecs élevèrent à Patrocle :

Τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμελίαιά τε προβάλλοντο  
Ἄμφι πυρῆν, εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν<sup>1</sup>.

Tel était aussi le tombeau d'OEnomaos, à Olympie, décrit par Pausanias<sup>2</sup>, et qui existe encore aujourd'hui. Ces pierres seraient donc la base d'un tumulus, dont la terre aura été dis-

<sup>1</sup> Il. XXIII, 225. — <sup>2</sup> Γῆς χῶμα περιωκοδομημένον λίθοις ἐστί. (Paus. I. VI, c. XXI.)



persée. Des restes de mur d'enceinte, observés au nord-ouest du Trésor des Atrides, ont fait penser que la colline fortifiée de Mycènes n'en était que la citadelle, et que la ville même s'étendait à ses pieds vers l'ouest. S'il en était ainsi, le monument en question était situé *en dedans* des murs de la ville, et pouvait, par conséquent, être le tombeau d'Agamemnon, que Pausanias dit avoir été dans la ville<sup>1</sup>, et Sophocle sur une hauteur<sup>2</sup>. Si, au contraire, la ville de Mycènes ne dépassait pas la porte des Lions, on peut voir dans ce tombeau celui de Clytemnestre et d'Égisthe, qui ont été enterrés hors des murs.

A l'endroit où la route qui mène à Nauplie traverse le ravin au sud-est de Mycènes, la rive gauche du torrent est revêtue d'un mur pélasgique très-massif (pl. XVIII, 1), et il y avait probablement là un pont, auquel le principe de la voûte devait nécessairement être appliqué.

De ce lieu, nous nous dirigeâmes au sud, le long des collines, à la recherche des restes du fameux temple de Junon, le plus ancien sanctuaire de l'Argolide, si magnifiquement orné par Polyclète, après avoir été consumé par le feu dans la 92<sup>e</sup> olympiade. Les ruines de ce monument ne sont pas indiquées sur la carte française. Nous finîmes, après une assez longue recherche, par les retrouver sur le flanc septentrional d'un profond ravin, au nord-est du village *Phonica*. La colline qui les contient a quatre degrés. Sur le sommet (pl. XVIII, 2, a), qui est assez élevé, est conservé le soubassement de l'ancien temple, formé d'immenses blocs polygonaux, qui, surtout vers l'angle nord-ouest, où il en reste deux ou trois assises, sont

<sup>1</sup> L. II, c. xv.

<sup>2</sup> Ἐπεὶ γὰρ ἦλθον πατρὸς ἀρχαῖον τάφον, ὄρω  
Κολώνης ἐξ ἄκρας, κ. τ. λ.

Soph. *Electr.* v, 876 et suiv. ed. Wunder.



d'une grandeur sans exemple, et d'un effet des plus imposants (pl. XVIII, 3). Un prolongement (*b*), vers l'ouest du côté méridional de ce carré, faisait probablement partie du mur d'enceinte de ce temple primitif, et paraît avoir embrassé une portion de la terrasse inférieure. Des restes d'une autre construction de style polygonal existent sur la seconde terrasse (*e*), et faisaient peut-être partie d'un propylée du temple. Sur la crête méridionale de cette terrasse, un pan de mur d'une longueur assez considérable, et conservé jusqu'à une hauteur de plusieurs pieds, fait face au midi, et tourne aussi vers l'ouest. Sa construction est *anisodome*, et d'une disposition toute particulière. Après deux assises d'égale hauteur, se trouvent toujours une assise plus étroite, et un trou, sans doute destiné à l'écoulement des eaux, est partout pratiqué au coin supérieur où deux pierres se joignent (*c*). C'est sans doute une partie du mur d'enceinte construit dans l'olympiade 92, et il paraît qu'il embrassait les trois terrasses inférieures, car le temple même était construit sur la troisième, ainsi que l'a prouvé une fouille superficielle qui y a été faite. Elle a mis à découvert des murs à assises droites, construits d'une pierre blanchâtre et molle, de la consistance à peu près de la pierre lithographique (pl. XVIII, 4). Je crois que ces pierres étaient recouvertes d'un stuc très-dur, composé de chaux et de briques pilées, épais de 0<sup>m</sup>,08, et dont j'ai recueilli plusieurs fragments sur les lieux. J'y ai trouvé, parmi les décombres, une pierre de la même espèce que les autres, avec cette inscription :

ΠΡΟΣΑΥΛΑΝ  
ΗΕΦΟΙΚΙΑ

[Π]ρὸς αὐλά[ν] ἢ οἰκί[α] « La maison est près de la cour », probablement désignant la limite entre la cour du temple et une maison attenante. Il y a, à mon avis, peu de localités



en Grèce où une fouille promettrait de plus importants résultats.

Tyrinthe, où nous passâmes ensuite pour arriver à Nauplie, le dernier terme de notre excursion, est peut-être encore mieux connue que Mycènes. J'y dois cependant signaler une découverte que fit sous mes yeux mon savant ami M. Thiersch, lorsque je l'y accompagnai, en 1832, et qui est restée peu connue jusqu'ici. Ayant fait fouiller sur la crête sud-ouest de la colline, il y mit à découvert un espace aplani, couvert d'un stuc blanc et très-dur. A l'extrémité occidentale de cette terrasse, il trouva des traces de colonnes, placées à des distances égales les unes des autres. Cette position mérite une étude et une attention toutes particulières. Elle présente, selon toute probabilité, un spécimen de l'architecture civile ou religieuse, les restes d'un temple ou d'un palais de cette grande époque des *Ανακτες*, dont nous venions de visiter les constructions militaires dans l'Arcadie et dans une partie de l'Argolide, les deux provinces de la Grèce où leurs traces ont été le mieux conservées.

FIN.

